

Sommaire

	Pages
<i>Hé ! Foreur de trou</i> Les pierres ont crié Jean-Pierre Fouilleul	3
<i>Un pauvre Dieu</i> Le Dieu des pauvres Cardinal Kim	6
<i>Corps à corps</i> Louis Giacometti	14
<i>Que l'homme se relève</i> Pour une vie spirituelle dans le monde de la santé Christian Montfalcon	18
<i>De la bouche même de femmes et d'hommes</i>	43
« <i>En vue du règne</i> » Mariage et célibat Maria-Jésus et Eric Brauns	47
<i>Les sept merveilles de l'Évangile de Luc</i> Bernard Gouël	51
<i>Voyageurs — Pèlerins</i> Impressions de voyage du Golfe du Bénin au Haut Plateau Mexicain Michel Grolleaud	58
un cri du cœur Philippe Plantevin	61
le Tiers-Monde dans mon Itinéraire Marcel Massard	63

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 124 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1983, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|---------------------------------------|-------|--------------------------|
| — Lettre aux Communautés ordinaire | 80 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 100 F | <input type="checkbox"/> |
| — Au-delà de l'hexagone (1) | 40 F | <input type="checkbox"/> |
| — Vin nouveau (2) | 50 F | <input type="checkbox"/> |

● Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage
Si vous le désirez, si vous le pouvez.

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.
Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés », C.C.P. Paris 21 596 44 V
Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité.

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.

Hé ! foreur de trou ! les pierres ont crié !

Depuis octobre j'ai changé de trou.
Du métro je descends dans la carrière,
du béton je passe à la mine.
Dans le fond de la carrière
je suis sur un tas de cailloux,
avec une perforatrice,
disons un marteau-piqueur.
Et je fais des trous ;
je fore, je fore encore.
Bien sûr il y a du bruit
et je me bouche les oreilles,
mais, l'autre jour,
j'al dû leur faire mal
car j'ai entendu un grand cri.

Oui !
Puisque tous se taisent,
les pierres ont crié
à la carrière des minières,
trente kilomètres au sud de Poitiers.
Pourtant, sur un chantier ça gueule,
ça gueule,
mais là, c'était encore autre chose.
Ecoute !
La carrière a cent ans,
les pierres des millénaires.
Nos ancêtres tapaient à la masse,
un qui tient la barre et la tourne d'un quart de tour
et l'autre qui frappe.

* Quelques pharisiens qui se trouvaient dans la foule lui dirent : « Maître, reprends tes disciples ». Mais il répondit :
« Je vous le dis ; si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront ». (Evangile de Luc, ch. 19 v. 39-40).

Il leur fallait une journée pleine
pour faire un trou.
Ils devaient sans doute pas mal arroser !
Ce que nous faisons maintenant en une journée,
ils y auraient passé leur vie,
tape et retape et frappe encore.
Cette pierre,
pierre blanche, pierre bleue,
ils en faisaient de la chaux
pour raffermir les champs,
mais surtout la chaux vive
passée par le feu
purifiée,
et rend lumineux l'intérieur.
Aujourd'hui
de cinq heures du matin jusqu'à onze heures de nuit
on la concasse,
on l'éclate,
on la broie,
d'un roc on fait du sable.
On l'étaie,
on la disperse sur la nationale 10
pour faire la route à quatre voies.
Quatre voies qui ne disent rien,
quatre voies sur lesquelles il est interdit de s'arrêter
pour prendre le vagabond qui traîne son sac.
Sur ces routes
les aires de repos sont balisées,
presque obligatoires,
alors que le Fils de l'Homme
n'a même pas une pierre
pour reposer la tête.
Nous qui travaillons
pour les grandes voies violées de sens,
nous n'aimons que les sentiers tortueux,
caillouteux,
pleins de flaques d'eau ;
nous préférons les deux ou trois pierres
qui font le passage du gué.

Le travail que je fais
— au passage, ce genre de marteau :
ce ne sont plus les bras qui le font marcher
mais c'est le marteau qui remue les mains
et tout le reste —
ce travail,
ça devait être un arabe,
un de mes frères plein de soleil dans les yeux,
qui le faisait.
En tout cas, moi,
depuis que je suis à Poitiers,
je ne vois plus d'arabes.
Sur une pierre, on a gravé :
« 732 bataille de Poitiers, les arabes ont reculé ».
Je suis donc un peu seul,
même si je crois à la communion des foreurs.
Voilà !
Un trou c'est toujours un peu vide
et celui qui a vu rouler la pierre a vu le tombeau vide.
De la Boîte, nous ne sommes plus que deux.
Le chef Rémy est breton de Lorient
Et sa femme tient la lampe dans la caravane
avec les deux enfants.
Les autres dans la carrière :
deux équipes d'une dizaine qui se relaient.
Le matin on se salue,
de temps en temps on se lance des boules de terre ;
pour le reste, c'est le vent qui porte la semence.
L'hôtel restaurant les Routiers « chez Maria »
sonne creux ;
parfois je suis seul à y manger et dormir.
Le pays fait trois cents habitants,
déchiré sur la N° 10.
Les trois premières semaines il y avait Eugène,
Breton lui aussi,
qui creusait avec nous,
mais il est reparti faire son trou ailleurs.
Au comptoir y'a l'François qui attend, à l'affût ;
faut dire qu'il chasse.

Il est chômeur des bols,
ancien ouvrier forestier ;
il espère,
habitué à guetter.
Dans le regard de Vincent
qui triture la graisse des tracteurs,
il y a deux yeux, mais un seul perce vraiment.
D'autres visages épais,
rocaillieux,
taillés dans la pierre,
de passage.
Nous qui sommes dans la pierre,
nous n'avons pas de maison,
mais notre auberge est faite de pierres charnues.
Je suis chez moi dans la gueule au François
avec son nez tordu et sa barbe de deux jours,
dans la moustache du maçon
qui casse la croûte avec mol, le midi,
dans les joues flottantes des routiers.
Avec la Maria on est souvent sur le seuil
mais parfois la porte s'entrouvre.
Mals à « la crémailière »,
« chez collègue »

t'as une famille tout de suite,
petite auberge peuplée de visages caverneux
comme Picasso
et d'autres.
La tentation ici,
dans ce lieu qui a quelques horizons désertiques,
est bien de vouloir « changer ces pierres en pain »
et qui plus est,
du bon pain de campagne.
Mais non, mon frère ;
il faut encore tremper ton pain
dans le jus de la pierre
et chanter sans cesse
les chants de David :
« Du fond de la carrière
je crie vers toi Seigneur,
Seigneur écoute mon appel... »
Aussi, vous comprendrez pourquoi,
mes amis,
je crois
à la résurrection de la Pierre.

Jean-Pierre FOUILLEUL *

* Prêtre ouvrier dans le Bâtiment et les Travaux Publics.

Un pauvre Dieu

le Dieu des pauvres

Cardinal Kim - Séoul, Corée

Du 2 au 7 décembre 1979

s'est tenu le congrès missionnaire international de Manille (Philippines).

Malgré le peu d'échos émanant de cette rencontre,

on a pu la considérer comme le « Puebla » de l'Asie.

Au cours de cette conférence épiscopale, l'évêque de Séoul en Corée a présenté une méditation théologique et sans complaisance pour notre témoignage ecclésial.

Il met en relief combien « la priorité aux pauvres »

n'est pas seulement la condition de la démarche missionnaire,

mais constitue sa base fondamentale, son essence même.

La pauvreté de l'homme Jésus est l'acte missionnaire par excellence.

” Les pauvres sont évangélisés ”

En vue de nous aider à comprendre notre mission d'évangélisation des pauvres, je souhaite réfléchir avec vous tous sur la façon dont Jésus a évangélisé. J'avais pensé intituler cette conférence « L'évangélisation des pauvres selon Jésus », puisque dans son cœur, les pauvres sont les premiers destinataires de la Bonne Nouvelle. Mais je me suis souvenu que l'évangélisation de Jésus n'était pas limitée aux pauvres. Ses attentions pour les pauvres, son évangélisation des pauvres, son identification avec les pauvres étaient son message d'évangélisation des riches, leur montrant ainsi clairement le chemin du salut.

« Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux » (Mat. 5, 3).
« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres » (Luc 4, 18). Ce n'est pas un hasard si, dans les évangiles de Matthieu et Luc, les premières paroles de Jésus dans sa vie publique sont adressées aux pauvres. Car si l'amour est l'essence de son message et de son être, la pauvreté en est la pierre angulaire, la fondation.

Un des thèmes de base de l'Ancien Testament est que Dieu se tient aux côtés des pauvres. Il affirme explicitement sa prédilection pour les pauvres quand il explique (Deut. 7,7) pourquoi il a choisi Israël comme son peuple : si le Seigneur s'est attaché à vous et vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus grand et le plus puissant des peuples, mais bien plutôt parce que vous êtes le plus faible et le plus petit de tous les peuples. Toujours, le Seigneur se révèle lui-même comme un Dieu des pauvres.

Il est alors naturel que Jésus, le Verbe du Père, incarne ce thème de base de l'Ancien Testament non seulement en paroles et en actes, mais dans son être et sa façon de vivre. Jésus a vécu parmi les pauvres, il a partagé leur condition, il était pauvre. Il est né pauvre, a vécu pauvre, est mort pauvre. Il a ainsi accompli dans une nouveauté étonnante la révélation de l'Ancien Testament que Dieu est un Dieu de pauvres. Car Jésus, comme visage du Père, ne nous révèle pas seulement un Dieu de pauvres, mais un Dieu qui est pauvre, un pauvre Dieu. La pauvreté de Jésus n'est pas la pauvreté de ce monde qui dégrade et déshumanise, celle qui est le résultat de nos péchés collectifs contre la nature, contre nous-mêmes, les uns envers les autres. La pauvreté de Jésus, c'est la pauvreté de Dieu.

Je pense qu'il est essentiel d'être clair sur le fait que Dieu lui-même est pauvre. Il est Celui qui est, mais Il n'a rien. Il n'a pas, Il n'a pas besoin, Il ne désire aucune possession. Si Dieu n'était pas pauvre, comment Jésus aurait-il pu être pauvre, puisque sa mission de Verbe est précisément de nous montrer qui est Dieu le Père.

Mais plutôt que de considérer abstraitement la pauvreté de Dieu, regardons **la pauvreté de Jésus**. Car c'est sa pauvreté de vie qui nous montre dans la chair l'inexprimable pauvreté de Dieu.

La pauvreté de Jésus n'est pas simplement ou d'abord une pauvreté économique, même si cela n'est pas négligeable. Le fait qu'il n'avait pas de maison, ou comme il dit « Le Fils de l'Homme n'a pas où reposer la tête », n'est pas une pieuse pensée donnée pour édifier, puis pour être oubliée.

C'est un des rares éléments biographiques sur Jésus dans les évangiles, qui nous donne de voir comment il a réellement vécu. Il n'a pas eu de maison, de bureau ou de quartier général. Cela veut dire que, souvent, il dépendait d'amis et que parfois il était à la merci des éléments. Mais il y a plus encore. Il a toujours dû rencontrer les gens en terrain neutre (routes, marchés, champs, montagnes, bateaux, le temple), ou bien alors chez eux, dans leur maison ou à leur lieu de travail. La possession d'une maison n'offre pas seulement une sorte de stabilité sociale à la famille, elle apporte aussi avec elle un pouvoir très subtil. Car la maison d'un homme est vraiment son royaume ; c'est l'endroit où il est le maître. Etre sans toit c'est toujours être dans une position de dépendance, de faiblesse. Etre pauvre ce n'est donc pas seulement n'avoir rien en poche ou aucun compte en banque. Cela comprend aussi toutes les choses qui en résultent de n'avoir pas d'argent ou de possession. Parce qu'il était pauvre, Jésus n'a pas partagé le rang et la position des riches ; Il n'a pas eu ce sens du pouvoir que connaissent les hommes d'affaires ou les hommes politiques. Il n'avait aucun diplôme ou titre officiel des privilégiés par l'éducation ou la position sociale. Bref, en termes de système de valeurs de notre monde, Il était sans pouvoir. Impuissant comme tous les pauvres d'avant et après lui.

Il a ainsi partagé leur sort qui est d'être négligé, mis de côté, oublié ; d'être regardé de haut, rejeté, ridiculisé et méprisé. Il a partagé leur solitude et leur isolement, leur vulnérabilité et leur insécurité.

Mais tout cela n'est qu'une partie de la pauvreté de Jésus. Nous avons mentionné beaucoup de conditions des nantis qu'il n'a pas partagées. Le plus important à retenir, c'est qu'il n'a pas eu la plus légère aspiration pour ces choses ; il ne les a pas du tout désirées. Cela nous montre clairement la liberté de la pauvreté de Dieu ; ne pas avoir besoin de ce qui n'est pas réellement nécessaire, ne pas désirer ce dont on n'a pas besoin. Nous ne serons jamais pauvres de la pauvreté de Dieu, ni libres de la liberté de Dieu aussi longtemps que nous aurons besoin de ce qui n'est pas réellement nécessaire et que nous désirerons ce dont nous n'avons pas réellement besoin.

La pauvreté de Jésus n'est pas un accident de l'histoire, ni une publicité pour

l'ascèse. Ce n'est pas un ornement sentimental de sa personnalité pour le rendre plus mystérieux et par là plus attirant. La pauvreté de Jésus est une introduction à l'essence de Dieu. Sa pauvreté n'était pas quelque chose de collé à lui ; c'était une expression de son être même et de son existence. Et là nous pouvons découvrir l'unité impressionnante de la personne de Jésus. Il n'y avait pas de contradiction entre ses paroles et ses actes. Plus encore : il n'y avait pas de décalage entre son être même et l'expression de son être dans et à travers ses dires et ses gestes. Sa pauvreté est l'expression de sa vie, de son état de vie ; et donc, elle est un élément capital de son évangélisation, de sa proclamation de la Bonne Nouvelle. Car c'est d'abord et avant tout la personne de Jésus et non son activité qui est évangélisation. En d'autres termes, Jésus est la Bonne Nouvelle ; il est le message qu'il est venu apporter. Il est le seul homme dont les paroles et les actes reflètent et expriment si parfaitement l'être même. La force de ses paroles, de ses actes et de la voie qu'il a vécu jaillit précisément de cette unité. Notre Inefficacité dans l'évangélisation ne vient pas de l'inadéquation de la méthode ; elle vient de la contradiction entre d'une part nos paroles et nos actes et de l'autre notre être même. Par exemple, au niveau de notre être, nous ne sommes pas pauvres de la pauvreté de Dieu, et ainsi, nos déclarations sur la solidarité avec les pauvres, bien que parfaitement formulées, ne sonnent pas justes. Elles sont alors infructueuses ou sans portée.

Excusez-moi d'avoir été si abstrait jusqu'à présent, mais avant de parler de l'évangélisation de Jésus et de l'Eglise, je pense qu'il était nécessaire d'établir que c'est l'être même de Jésus qui est le cœur de son évangélisation et, en second lieu, que, dans son existence même, il est pauvre de la pauvreté de Dieu.

Maintenant, nous pouvons regarder plus concrètement le chemin par lequel Jésus a évangélisé, et puis donner quelques commentaires sur l'évangélisation que l'Eglise fait.

Le chemin de Jésus

Si nous regardons le déroulement de la vie de Jésus, nous voyons d'abord qu'il est parti d'une position de pauvreté et de faiblesse que l'on a décrite longuement tout à l'heure. Puis Il y a ses miracles, sa prédication, et leurs conséquences à la fois pour ceux qui l'écoutent et pour lui-même.

Les miracles de Jésus ont **d'abord** été une réponse totalement honnête et véritable de l'amour à divers besoins immédiats. C'est le point de départ, c'est par là qu'il a commencé. Quand il est venu à un aveugle, un boiteux, un lépreux, le fils mort d'une veuve, il a **d'abord** répondu avec amour à chacune de ces situations. C'était honnête et vrai parce qu'il n'y avait là aucun calcul, aucun égoïsme. C'était une réponse **d'amour parce qu'il a fait ce qu'il pouvait, il a accompli ce dont il était capable**. Il n'y avait pas de nécessité absolue de guérir le lépreux ou l'aveugle, ou de consoler la veuve en ramenant son fils à la vie. Ces gens pouvaient continuer à vivre dans l'état où Jésus les avait trouvés. Mais ils étaient là, un boiteux, un aveugle, une veuve pleurant son fils. Il **pouvait** guérir l'aveugle et le boiteux, il les guérit donc. Il **pouvait** ramener le jeune homme à la vie, il l'a donc fait. Avant de passer aux niveaux suivants d'interprétation du sens théologique, je pense qu'il est très important de voir les faits comme ils sont : Jésus répond de façon humaine à un besoin humain. Il y a là une merveilleuse simplicité et l'absence délibérée de tout plan, organisation et autres calculs compliqués. Il rencontre les gens **là où ils sont**. Il répond à leurs besoins immédiats avec un amour véritable. Il les rend capables de vivre plus humainement.

Réponse véritable et honnête à des besoins humains, les miracles de Jésus étaient aussi plus que cela. Car les gens étaient non seulement guéris physiquement, mais en même temps spirituellement, émotionnellement, psychologiquement et existentiellement. L'action de Jésus rencontre le besoin immédiat mais va aussi au-delà. Tout en résolvant le problème en surface, son action pénètre à un niveau plus profond. Souvent Jésus attire l'attention là-dessus en ajoutant un message de conversion, de foi, d'espérance, qui soulève toute la situation à un autre niveau : « va en paix, tes péchés sont pardonnés »..., « moi non plus je ne te condamne pas, va et ne pêche plus »..., « ta fol t'a sauvé ». Ceux qui ont ainsi accueilli son amour se sont retrouvés regardant dans une nouvelle direction, vivant une nouvelle vie.

L'important à noter ici, c'est l'unité des miracles de Jésus en eux-mêmes et avec les paroles qui les accompagnent. Il n'y a pas deux actions, une physique et une spirituelle. Il n'a pas guéri d'abord la maladie et ensuite prié pour la guérison spirituelle. Il n'y avait qu'une action qui touchait la personne totale. Il n'était pas non plus question de prendre soin du besoin physique et de greffer une signification spirituelle par des paroles accompagnatrices. Le point essentiel est que Jésus ne sépare pas les mots de l'action ; les mots servent à exprimer le sens plénier de l'action. Et il n'a pas séparé le physique du spirituel. Son action de guérison pénètre tous les niveaux de l'être. L'action physique de guérir une maladie physique était capable de toucher les profondeurs de l'esprit d'une personne **à cause même de la pureté, de l'intégrité et de l'intensité de l'amour d'où jaillit son action**.

Et à cause de cet amour, les actions de Jésus étaient totalement pour le bien de leur destinataire. Sa prédication et ses miracles n'étaient pas là pour sa propre amélioration. Ils étaient pour les autres, totalement, en sorte qu'ils soient guéris et libérés. Cela apparaît clairement quand nous regardons toute sa vie qui est comme un développement unique. Le modèle de sa vie conduit à la croix. Ayant parcouru sa voie, il est mort sans pouvoir aucun. Il a fini « comme un ver, non point homme ». Il achève sa vie sans avoir de place où se tenir au sens propre comme au figuré, car, à la fin, il est suspendu entre ciel et terre. Parti d'une position de faiblesse il finit dans une position de faiblesse plus grande encore.

L'évangélisation de Jésus est un processus de don total, de complète dépossession de lui-même. Le résultat de son évangélisation fut pour Jésus — selon le mot de Jean-Baptiste - non de croître mais de diminuer. Et sa disposition à diminuer prend son origine dans sa pauvreté.

Plus haut nous avons dit qu'un aspect important de la pauvreté de Jésus était qu'il n'aspirait pas même aux choses qui ont du prix aux yeux du monde. C'était la pauvreté avec laquelle il a commencé : ne pas vouloir ce qui n'était pas nécessaire. Mais sous la merveilleuse conduite du Père, l'homme Jésus a appris par l'expérience que la pauvreté signifie plus encore que cela : elle signifie, au terme, de renoncer au peu que l'on a, de renoncer même à ce que l'on est ; renoncer à sa vie, à son être même.

Les tâches de l'Eglise

Maintenant regardons l'évangélisation de l'Eglise. Si l'on regarde la voie tracée par Jésus, on aperçoit clairement les insuffisances de l'Eglise et ce qu'elle doit faire pour faire modèler son évangélisation sur celle de Jésus. Tentons d'énumérer :

La première tâche de l'Eglise est de chercher Jésus et de lui demander sa guérison, car elle est divisée. Il est vrai que l'Eglise ne peut jamais être d'elle-même la Bonne Nouvelle. Jésus, et Lui seul, est la Bonne Nouvelle. Mais la mission de l'Eglise est de refléter cette Bonne Nouvelle aussi clairement et justement que possible. Et l'essence de la Bonne Nouvelle, c'est **le don**. L'Eglise « officielle » ne reflète pas ce don total, cette « continue dépossession » de Jésus ; très souvent, elle donne l'impression du contraire, i.e. d'être retranchée, gardant et protégeant ce qu'elle a. Elle ne produit pas une impression consistante et effective de renoncer à sa vie pour le monde. Les éléments « de ce monde » dans l'Eglise tombent

dans la fausseté de presque toutes les grandes entreprises : dépenser trop d'énergie à garder l'institution vivante ou à la développer. L'Eglise tombe dans l'erreur d'essayer de croître elle-même plutôt que de faire grandir le troupeau. Jésus s'est donné lui-même comme nourriture pour la vie du monde. Dans la mesure où développer ou maintenir le statu quo de l'**institution** est son principal souci, l'Eglise renverse le processus et se nourrit sur le dos du troupeau pour la croissance de sa propre vie Institutionnelle.

La seconde tâche de l'Eglise est de se mettre elle-même aussi clairement et fermement que possible dans la position de Jésus. Elle doit connaître la pauvreté expérimentalement et existentiellement. Non pas en recherchant la pauvreté, non pas en étudiant les pauvres, non par des interviews et des statistiques, mais en **étant pauvre**.

Et comment devient-on pauvre ? Il y a plusieurs voies. La simple force de la logique ou un amour abstrait de la pauvreté comme une vertu peuvent nous forcer à faire comme Zachée : donner la moitié de ce que nous avons, ou couper quelques uns de nos liens avec des gens ou des centres de puissance qui sont inefficaces en termes de réelle évangélisation. Mais je pense que la plus efficace est la voie de Jésus : ouvrir nos yeux, réellement, au monde et aux gens autour de nous. Ouvrir notre cœur, notre vie et notre être à leurs besoins les plus immédiats et répondre à ces besoins dans la vole intégrale de Jésus.

Et cela nous amène à la troisième tâche de l'Eglise : elle doit répondre aux besoins humains **comme Jésus l'a fait**, dans la simplicité, l'honnêteté, et par-dessus tout l'amour. Et ici, c'est peut-être le problème crucial pour l'Eglise et le **plus** facile pour nous à comprendre, même s'il ne l'est pas à être résolu. Combien d'activités de l'Eglise sont accomplies **par amour** ? L'Eglise n'a pas été aveugle ou sourde aux besoins des gens : elle s'occupe d'orphelinats, de maisons pour les vieillards, d'hôpitaux, de camps de réfugiés ; elle prend soin des pauvres, des malades et des mourants ; elle a ses paroisses et ses écoles. Mais quand s'occupe-t-elle de tout cela par amour ? Quand une activité dans un de ces domaines est une réponse d'amour à un autre être humain, alors l'Evangile est annoncé. Mais quand une de ces activités est faite par sens du devoir, par habitude, ou juste pour faire quelque chose, ce n'est pas assez au regard de l'Evangile ou même ce ne sera jamais de l'Evangélisation. C'était l'amour dans le cœur du Christ qui donnait unité et effectivité à tout ce qu'il faisait. C'est seulement par là que l'Eglise renouera avec l'amour : si elle fait de sa vie une expression constante de cet amour, elle sera capable d'approcher en quelque sorte l'effectivité, la transparence du Christ. L'Eglise ne doit plus séparer le physique, le naturel ou l'humain du spirituel.

Elle doit cesser de se concentrer d'abord et seulement sur le spirituel. Ce n'est pas la voie tracée par son Maître. Elle doit commencer par une réponse humaine à un besoin humain qu'elle connaît dans l'amour de l'Esprit. Elle ne doit pas penser à l'évangélisation comme à quelque activité que l'on doit faire. L'évangélisation doit être pour elle, comme pour elle était pour Jésus, l'expression de son amour pour les hommes.

Si nous savons utiliser le peu de courage et le peu d'amour que nous avons, pour répondre concrètement aux besoins humains qu'il y a autour de nous, nous serons tirés toujours plus profondément dans le processus de dépossession qu'était l'évangélisation de Jésus. Cela signifiera : renoncer à la puissance, aux pièges du prestige, au vertige d'être reconnu comme important ; cela signifie que parfois nous renoncions à ce que nous avons, à nous-mêmes, et finalement à ce que nous sommes. Là seulement est la liberté, la libération et le salut du monde.

Corps à corps

Louis Giacometti

A l'âge de 15 ans, Louis a été hospitalisé, là même où il est aumônier, aujourd'hui. Il perçoit très vite la vanité des discours chrétiens sur la souffrance.

**Entrer en communication avec celui qui souffre,
tel est le problème dont il parle ici.**

**A son avis, cette « entrée » est possible dans la mesure
où il se passe du nouveau dans la crise qu'est la maladie.**

**La communication ne s'embarrasse pas de discours ;
elle emprunte la voie des signes imperceptibles d'une relation
où les corps sont en dialogue.**

**A travers les détails les plus insignifiants, il faut beaucoup de sensibilité,
de tact et peut-être... de « métier »,
pour déceler des signes de résurrection.**

Quand la maladie affecte mon corps, c'est tout mon être qui est en crise : dans mon identité, mon histoire, l'occupation de l'espace, ma vie relationnelle et sociale. Quand je suis en bonne santé, je suis mon corps et j'ai un corps. Je suis investi dans l'activité de chaque membre : je ne dis pas « mon oreille écoute », mais « j'écoute ». Quand je suis en bonne santé, j'oublie que je suis un corps. Je m'aperçois que j'ai un corps seulement quand il s'agit de le maîtriser, pour un apprentissage de la musique par exemple.

Je suis — j'ai, c'est toute une unité, celle-là même qui est affectée dans la maladie. Mon corps devient alors autonome et s'oppose à moi. Je vérifie bien que « la santé, c'est le silence des organes ».

Crise d'identité

Ce corps vécu n'est pas le corps objectif des planches d'anatomie. Ces organes silencieux prennent la parole et s'imposent à moi dans la maladie. Ils s'imposent comme une réalité étrangère, autonome, comme « ennemi » entravant mes capacités de mener mon existence. Ce corps devenu étranger, j'ai envie de le quitter, c'est la crise. Cette chosification est encore accentuée par le personnel soignant à qui je viens présenter ce corps. Je suis et je ne suis pas les résultats des dosages, les résultats chiffrés, radiographiés, qu'on tire de mon corps. Échappant à ma volonté, ce corps est de plus en plus soumis à des volontés étrangères qui vont déterminer son évolution. Dans ce devenir autonome de mon corps, je deviens un autre, je ne me reconnais plus. Toutes les possibilités de mon corps s'échappent : ma voix s'affaiblit, mes jambes ne me portent plus ... C'est l'aspect négatif de la crise. Pourtant, dans cette crise, parfois se révèle à moi que ce que je suis appelé à être dépasse mon corps. La maladie met à jour des dimensions de mon identité jusque-là inconnues.

La maladie définie comme crise signifie une réalité contradictoire de destruction et de renouvellement. Des deux aspects de la contradiction, quel aspect va l'emporter ? A priori, je ne peux pas le savoir.

Crise dans le rapport au temps

Était-ce bien moi, celui qui était hier rieur, responsable au travail, libre de tous ses mouvements ? Un abîme me sépare de ce passé, comme si ce passé qui m'échappe n'était plus le mien. Quant à l'avenir, je le construis à partir de ce présent : vais-je pouvoir redevenir celui que j'étais ? Il y a une contradiction du temps, le passé afflue dans le présent. Le temps est rétréci au temps de la maladie ; dans ce temps, l'extérieur est absent. Rien ne l'occupe, sinon l'attente des soins, des résultats ...

Pourtant, si ce temps est fracturé, il peut parfois prendre une grande intensité.

Crise dans le rapport à l'espace

La crise s'étend jusqu'au rapport aux choses visuelles. L'espace aussi se rétrécit quand on est immobilisé. Je ne perçois que l'espace réduit à ma chambre, à mon lit et finalement à mon corps. Comme si j'étais rejeté sur mon corps. Quel est le rapport entre ce que je suis et cette voiture que je ne peux plus utiliser ? Il y a fracture. Pourtant résonnent en moi les échos de la vie. Radio et télévision font entrer le monde dans cette chambre avec une autre intensité. De même, une fleur se charge de tant de choses ...

Crise de la communication

La maladie m'a transformé par le changement d'attitude de mes proches. Ce fait témoigne que je suis diminué ; je suis celui qu'on vient voir. Cela fausse la rencontre. Une rencontre est vraie quand l'un et l'autre viennent se voir. Je suis en état de dépendance physique (pour boire et manger) et financière. Il est possible de trouver refuge dans cette dépendance. Elle peut engendrer, ou bien une régression vers des caprices enfantins, ou bien révolte.

Le cœur de la crise de communication réside dans l'épreuve de solitude. Les autres viennent d'un monde étranger qui continue sans moi. Solitude aussi parce que je suis seul à ressentir ce que je ressens : « Tu n'es pas dans ma peau ». Cette solitude peut être accentuée encore par les faciles paroles de consolation souvent prodiguées sans retenue. Ces paroles de consolation (qui ne consolent évidemment pas) ont pour rôle seulement de masquer l'angoisse de celui qui parle.

La maladie met en question le type de relation que j'ai avec les autres. Tel ce père paraplégique qui s'interroge sur ce qui fonde son autorité de père à l'égard de ses enfants.

Pourtant, quelquefois les frontières reculent. Des malades disent la valeur de leur temps de maladie dans la mesure où ils ne s'y sont jamais résignés.

La maladie provoque des déchirures dans les rôles ou fonctions que j'occupe. Ce que je suis ne s'identifie pas avec ce que je fais ; j'en fais l'expérience fugitive.

La crise conduit à une connaissance autre de ma fragilité. Quand je suis malade, le corps impose à ma conscience son aspect limité. C'est une annonce du moment où nul ne pourra plus me reconnaître comme sujet. La maladie est bien une crise qui affecte toute la personne. Crise où l'on se fait et se défait.

Communication charnelle

Suis-je prêt à m'assumer comme être corporel ? A vivre un échange à ce niveau-là ? J'aurai peut-être à vaincre des résistances. Avec le souffrant, vais-je accepter d'entrer dans ces relations physiques, à la fois élémentaires et uniques, telles que caresses, regard, baiser ? Il y a là une communication-communion qui tient à peu de choses.

Vais-je y entrer ou refuser par peur ? Peur de regarder en face ma propre fragilité, ma propre mort. La communication tient dans une relation pauvre, dépouillée, dans le silence. Même quand il n'y a plus d'espoir de guérison, une espérance peut s'ouvrir.

Que l'homme se relève !

***Pour une vie spirituelle
dans le monde de la santé****

Christian Montfalcon

**Christian Montfalcon, prêtre du diocèse de Lyon
assume avec d'autres la responsabilité de la pastorale de la Santé.
Etant lui-même malade, il connaît de l'intérieur ce secteur social.
Les pages qui suivent sont le fruit d'une expérience personnelle partagée en Eglise.
Elles se veulent une invitation à la réflexion évangélique
pour tous ceux qui sont appelés à annoncer dans le monde de la santé,
la Bonne Nouvelle du Christ ressuscité.**

* Document n° 16 — octobre 1982
du Secrétariat de la conférence épiscopale française.
Reproduit avec l'autorisation de G. Defois Directeur de la publication.

Depuis longtemps, mon ministère m'a conduit à fréquenter le monde de la santé. Ainsi j'ai pu approcher ce qui le constitue et le caractérise. Je ne me suis pas borné aux drames de la vie, aux aspects culturels et aux questions éthiques. J'ai essayé aussi de mesurer ce que représentent, dans un Etat moderne, les données politiques et économiques.

Un constat

A grands traits et avec des risques d'erreurs, je peux décrire ce monde. Il m'est possible d'ajouter ma propre analyse à celles qui ont déjà été élaborées ; mais il y a un seuil que je ne parviens pas à franchir.

- Face à des chirurgiens aux mains prodigieuses,
- face à des chercheurs de réputation nationale et internationale,
- face à des administratifs gérant des budgets fabuleux,
- face à des travailleurs sociaux attelés à une tâche apparemment impossible,
- face à des hommes et à des femmes adultes, célibataires ou mariés, luttant avec intelligence et opiniâtreté pour, en ville ou à la campagne, mettre l'homme debout et lui redonner ses chances sociales,
- face à ce grand nombre de jeunes qui, chaque jour, apprennent leur métier pour mieux soigner,
- face à cette foule battue par l'existence, angoissée par l'avenir ou écrasée de souffrances,

- je peux leur parler de ce qui leur tient à cœur ;
- je peux vibrer avec eux et rejoindre leurs préoccupations ;
- je peux même les aider à faire un lien entre les soins qu'ils reçoivent, qu'ils prodiguent, la vie politique et les solidarités aux multiples visages ;
- je peux essayer de décrypter avec eux l'énigme humaine ;
- je peux tenter de les comprendre de l'intérieur, ayant avec eux « connivence » ;
- je témoigne d'une certaine présence, d'une solidarité, voire d'une fraternité. Par option je tente de vivre avec eux une communauté de destin. Parce que, à divers titres, nous nous reconnaissons partie prenante des mêmes visées, parce que nous avons choisi ou rechoisi des valeurs communes et que nous nous référons à la même axiologie fondamentale, une communication vraie s'établit entre nous et nous pouvons plus facilement dialoguer sur ce qui nous tient à cœur.

Comment dépasser la grandeur d'un humanisme ?

Et pourtant... ! Qu'ai-je fait de plus qu'un païen aux croyances humanistes ? Peut-on parler d'annonce du Christ et d'une proposition de la foi si l'on se contente d'analyser un comportement personnel et sociétaire ? Est-ce « la mission » que de bien faire son travail ou de supporter le mal avec patience ? Est-

ce comportement chrétien que la générosité désintéressée ? Qu'y a-t-il donc d'original dans le message que je bredouille ? *Qu'est-ce qui fait que c'est tout nouveau en même temps que banal ?*

Qu'est-ce qui permet de mieux discerner la vérité qui rend libre, fait battre les cœurs et éclater les déterminismes qui continuent de peser, par le fait du hasard ou de quelques responsabilités collectives, lointaines et anonymes ?

Je me sens démuné pour proposer le concret d'une vie spirituelle ou d'une aventure de la foi qui assume, d'un même élan, leur vie présente et leur intimité choisie et reconnue avec le Christ vivant. Blessés dans leurs existences s'ils sont soignés, enrichis et apeurés par la richesse de leurs relations s'ils sont soignants, ils assument tant bien que mal le drame qui les interroge. *Que vais-je leur dire, non pas pour endormir leur inquiétude mais pour véritablement les consoler ?*

Dans tous les sens du terme, leurs vies sont une véritable *passion*. Visc-à-vis de cette fureur de vivre ou de faire vivre, mes moyens sont courts et dérisoires. La « religion » leur semble si ridicule et tellement anachronique que mes mots sont usés ou vidés avant d'être prononcés.

Une béance s'établit entre eux et moi, croyant. Je n'ose pas leur proposer une folie qui garde raison, une Pâque terrible qui empoigne en même temps leurs corps, leur affectivité, leur intelligence et transforme le journalier en intimité avec Dieu,

sans rien ajouter et en faisant, pourtant, tout nouveau.

A ceux qui ont déjà quelques habitudes chrétiennes, j'arrive parfois à suggérer des « excrcices de piété » ou la célébration des sacrements... mais je redoute que ces actes, même accomplis avec fidélité, restent extrinsèques à leur vie quotidienne...

Avec eux et avec les autres, pratiquement ignorants de Dieu et de l'Eglise, mais en appétit d'absolu, je suis dépourvu pour découvrir les jalons que le Seigneur dispose pour qu'ils s'approchent de son amour qui n'est *ni un en-plus, ni un après, ni un ailleurs, mais un ici, un main-tenant, et un autrement.*

Je suis certain que le combat de Penouel (1) et la Transfiguration du Thabor portent réponse, mais comment la prononcer pour qu'elle soit audible et crédible ? C'est ce que je voudrais suggérer ici.

Une vie spirituelle

A mon mutisme on peut trouver bien des explications... Beaucoup sont importantes mais l'une d'elles est fondamentale ; je n'ai à ma disposition que des généralités religieuses qui, pouvant s'appliquer à tous, ne touchent personne.

Tant il est universel, mon discours plane et ne concerne pas. Insuffisamment acculturé, il ne prend pas en compte la vie concrète de ceux à qui je m'adresse précisément. Mon propos n'a pas le goût de leur terroir actuel et ne s'enracine pas dans l'expérience humaine de mes inter-

locuteurs. Dans le monde de la santé, ils vivent un drame humain si intense que, seule, l'infinie tendresse de Dieu qu'ils discerneraient au fil des jours pourrait les toucher et leur donner vie d'intimité avec le Père. A mon sens, en effet une vie spirituelle assez élaborée et clairement proposée pourrait seule les étonner puis les satisfaire.

La vie spirituelle a du « *caractère* ». Elle est riche d'expérience d'une personne qui va, par grâce, tellement au bout d'elle-même qu'elle reçoit de Dieu ce qu'elle désire (cf. Mt 17,20). Ses racines profondes, puisant à l'intime de l'être, rencontrent la puissance de Dieu.

La vie spirituelle réunit *deux sources* : celle de la foi transmise depuis les origines, et celle du monde. Elle est *Evangelium* vécu dans les choses du présent, Bonne Nouvelle spécifiée et typée.

Sa proposition, acclimatée à l'époque et aux lieux culturels, vise juste : ni trop haut, ni trop bas ; elle va droit au cœur. Elle révèle, pour le jour actuel, une démarche possible. Elle est clef de la mission.

Elle n'est point évasion mais lumière bienheureuse pour aujourd'hui. Elle exerce une sorte de séduction et ouvre à une liberté que l'on ne connaissait pas avant de la vivre.

Elle comporte toujours en elle-même une rupture. Ce n'est pas l'homme qui, par ses efforts intellectuels ou sa contemplation, prend d'assaut le Ciel qui s'installe en Dieu. Elle est gratuité qui suscite les pauvres de Yahvé.

Elle se présente sans crainte sur le terrain du paganisme, elle ne souffre aucunement de lui être comparée. Elle n'a pas honte car elle développe une réussite de tout l'homme. Par désir d'aimer, l'éthique, chemin de liberté, se greffe en elle. Lorsqu'elle offre une vie spirituelle, l'Eglise ne parle pas à la légère mais elle fait part de son expérience. Ainsi elle ouvre à un infini dans les deux sens du terme : *elle se situe dans la finitude (infini) et dévoile un à-venir qui n'a pas de terme.*

C'est sans doute ce qu'ont réalisé les grands maîtres de la vie spirituelle. Leurs charismes, certes, ont été d'innover, mais aussi de rassembler et de présenter ce qui se cherchait, ici ou là, dans les communautés chrétiennes de leur époque. Ils ne donnaient pas de preuve mais conseillaient concrètement. Ils racontaient l'Evangelium en des mots simples. Ils osaient guider, ayant éprouvé eux-mêmes les démarches et les vicissitudes de la foi confrontée aux aléas de chaque jour. Ils ont été nombreux pour dire, écrire, proposer à leurs contemporains dont ils partageaient les préoccupations, une introduction à la vie dévote que Mgr François de Sales sut si bien rédiger pour Philotée.

Une relecture à la lumière de l'Evangelium

Les soignants et les soignés de toutes sortes ne supportent pas les donneurs de leçons ni les prêcheurs d'occasion. Auprès d'eux les bavards n'ont pas de place,

les faux amis aux discours moralisateurs les exaspèrent ; ils n'ont pas la patience de Job.

Même s'ils reconnaissent en leurs visiteurs de véritables compagnons et s'ils les accueillent avec joie, la délicatesse s'impose.

- Quand on est au désert, on a bien assez de ne pas mourir de soif ;
- quand on est au pressoir, on a bien assez de fouler ;
- quand on est confronté au mal, on a bien assez de se battre avec acharnement ;
- quand on est disloqué par la douleur, on a bien assez de chercher une position où l'on souffre moins ;
- quand le cœur et le corps sont atteints, quand les consciences sont déchirées, le temps n'est pas à la parole ; mais si l'on en revient, si l'on s'en sort, on peut, après l'effort violent et la mobilisation de toute l'énergie, accueillir ce que l'on a vécu comme un exode au désert, un douloureux passage.

Le moment vient alors de regarder la trace du chemin parcouru et de reconnaître dans le sillon ouvert l'empreinte des pas de ceux qui ont marché ensemble, les uns portant les autres vers le mieux-être (Ga 6,2).

C'est le temps de l'étonnement et de la nouveauté. Nous sommes passés par là ! nous avons traversé ensemble ! C'est sans doute à cette heure que se situe la proposition spirituelle : relecture dans la foi et attachement main-tenant à Celui

qui est sorti pour guérir et sauver les hommes.

Ce n'est pas seulement un cri, ce n'est pas uniquement un partage de vie, mais une sorte de communion où s'exprime le déploiement de la vérité qui se fait en avançant. Alors, les yeux se dessillent, le cœur brûle parce qu'en chemin un prophète de Dieu ouvre les Ecritures (cf. Lc 24,32).

« Au risque de la contagion »

A peine sorti de Capharnaüm (Mc 1,40), Jésus voit un lépreux s'approcher de lui : « Si tu veux, tu peux guérir ». Au risque de la contagion, Jésus le touche. Si la foule apprend ce geste, il ne pourra pas rentrer dans la ville qu'il aime tant. Son amour pour les marginaux va-t-il le marginaliser lui-même ?

L'homme est touché : il guérit, il rejoint la communauté des vivants. Jésus, lui, reste à l'extérieur.

Cette histoire n'est ni un conte, ni un apologue, elle est geste du Christ. Sa lumière continue d'éclairer aujourd'hui ce qui se vit d'une manière ou d'une autre. Chaque jour, soignants et soignés s'approchent les uns des autres. Ils font Alliance pour empoigner ensemble le drame et tenter de le dépasser. Qu'il s'agisse de guérison sociale, physique ou psychique, nul ne sortira pareil de cette rencontre, personne ne rentrera chez lui comme il en était sorti.

Rejoindre l'autre et faire cause commune avec lui pour faciliter guérison et réintégration, au risque d'être exclu soi-même.

me : comment s'appelle cette attitude ? Que les censeurs des travailleurs sociaux lavent leurs yeux et discernent avec justice les périls et les angoisses de ce genre de profession. Si les soignants osent reconnaître en Jésus le signe d'amour fou pour les humains, ils pourront découvrir à leur tour une manière d'aimer.

« Tiens-toi là, au milieu »

C'est le jour du Sabbat (Lc 6,6), la synagogue s'est remplie. Il y a, dans l'assemblée, un homme dont la main droite est sèche. *La dextre*, celle dont on se sert ordinairement pour saisir ou travailler, celle qui relie aux autres, est paralysée, comme morte.

Jésus participe à la prière. Avec autorité, il s'adresse à l'homme : « *Lève-toi et tiens-toi là, au milieu !* ». Il recentre celui que son handicap met de côté. Il redonne vigueur, souplesse et sensibilité pour l'altérité et le service d'autrui. Il ne fait pas un geste médical ; il libère un homme. Il redonne vie sociale. La loi est pour lui.

Les pharisiens, et surtout les scribes, s'émeuvent : quelque chose d'important vient de s'accomplir...

Chaque jour, ici ou là, en services hospitaliers ou sociaux, les personnels et les personnes handicapées luttent. Qui osera, le moment venu, relire leurs actions et découvrir avec eux que les études et les soins permettent d'actualiser la parole même du Seigneur : « *Lève-toi et tiens-toi là, au milieu !* ». La technique et la science ne relaient pas le miracle mais,

en s'appliquant à guérir, elles trouvent source dans le même amour pour l'homme. En être les artisans labourent les cœurs pour la semence et la moisson.

« Ephphata »

Il ne parle que difficilement et il n'entend rien (Mc 7,32-37). Les circonstances de la vie ont clos cet homme sur lui-même. On l'amène à Jésus qui commande : « *Ephphata* », c'est-à-dire « *ouvre-toi* ». Le mal lâche son emprise. L'homme prononce. *Il articule*. Il a la parole et peut préciser le sens de son action.

Le signe est manifeste, il nous atteint encore car, pour qui sait regarder, chaque jour s'accomplit ce signe. Quotidiennement, en effet, tels ou tels de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, sont murés en eux-mêmes, voient s'ouvrir la brèche de la libération.

Le combat est rude, mais contribuer de toute sa force à cette délivrance, redonner possibilité aux dialogues, n'est-ce pas entrer dans une démarche de création et de salut ?

Il n'est que trop évident que chaque soignant n'a pas d'abord ce genre de motivation. Formé et rétribué pour un service, il s'acharne à guérir quelqu'un qui se confie à lui. Mais qu'est-ce qui empêche qu'en agissant selon son savoir et avec opiniâtreté, il accède à la conscience intérieure du salut ? Y a-t-il opposition ? N'est-ce pas le même acte vécu dans la foi ? Y a-t-il dualisme ? Non, tout est intimement mêlé. Si le divin et l'humain gardent chacun son ordre, ce serait les

mutiler et les méconnaître que de les juxtaposer. Depuis Jésus, le Christ, nous reconnaissons que le salut nous est donné par l'humain : le don de Dieu et la force de l'homme se conjuguent.

Lorsque les différents acteurs du monde de la santé vivent la parabole contemporaine de la lutte contre le mal, qui donnera la lumière de Pâques pour expliquer les signes d'aujourd'hui à ceux qui s'interrogent ? (cf. Mc 4,33).

La longue patience de la guérison

Malgré l'intervention du Christ lui-même, c'est encore tout de travers, la guérison piétine (Mc 8,22-26).

« Vous irez mieux demain... Avez-vous remarqué les progrès que vous faites ?... Les choses s'arrangent... ». Sottes consolations ou lucidité dynamique ?

Entrer dans la lente démarche, vivre le progressif, ne pas désespérer du *petit peu* mais le découvrir comme une avancée vers le mieux, ne pas s'engluier dans la routine mais recommencer indéfiniment même geste et même démarche, se battre sans relâche contre toutes les confusions aliénantes, faire preuve de patience pour que la netteté apparaisse et que la claire vision s'obtienne : tel est le pain quotidien de ceux qui, ayant connu les atteintes du mal, cheminent vers la pleine disposition d'eux-mêmes. Le fils de l'homme a vécu de patience : « Jusques à quand ? » (cf. Mt 17,17). Parce que soumis au temps et confronté à la liberté d'autrui, l'instantané n'est

pas sa règle habituelle ; en tout domaine, le répétitif, accompli avec amour, contribue à la libération. On ne peut laisser tomber, a fortiori quand on aperçoit les lueurs du progrès. Comment abandonner quelqu'un qui confond encore un homme avec un arbre, un humain avec une chose ? L'inlassable recommencement ouvre à la guérison totale. Jésus, attelé à la tâche, « achève » ce qui est commencé. Il fait du temps son allié.

Comme la plupart des récits de miracles, ce passage de l'Évangile projette sa clarté sur les longs détours de la conversion et l'approche de la lumière. Soignants et soignés, sans cesse confrontés à d'imperceptibles progrès, accepteront-ils de recevoir de leur pratique un signe pour leur foi ? Il y a des « petits pas » et beaucoup de rechutes dans l'approche de Dieu.

Pour qui a les yeux ouverts sur la parabole santé dont il est acteur, pour qui sait voir dans la réalité le fondement de la signification, la vie elle-même conforte et apprend à ne pas désespérer des lenteurs. Christ n'est-il pas entré dans cette progression pour que nul ne baisse les bras ?

Le signe de Siloé

Il n'avait pas pu se faire une idée exacte des gens qui l'entouraient, des choses et du monde. Aveugle depuis sa naissance, il ne voyait que par les autres et, de plus, il était réduit à *mendier* (Jn 9,1 sq.). En lui demandant une démarche étrange, Jésus lui donne la vue : il l'envoie se

laver à la piscine de Siloé « qui veut dire l'Envoyé ». Dans sa chair, il lui fait vivre un « signe » dont les racines puissent dans la symbolique, réalité encore plus vraie que les choses elles-mêmes parce qu'elle lie l'objectivité, la lecture que les hommes en font et l'émotion qu'ils en éprouvent. Le regard rendu, la vie bouleversée, tracasseries en sus, le Christ intervient par un dialogue au sein même de la guérison. « Le Messie, eh bien tu l'as vu ; c'est lui qui te parle ! ». Il joint maintenant le témoignage des yeux et de la parole. Comme les Samaritains (Jn 4,42), ce n'est plus à cause des dires qu'il croit. Le mendiant voit, entend, reconnaît le Fils de Dieu. En donnant une autonomie nouvelle, l'acte de guérir renouvelle liberté et responsabilité.

Chaque jour, au Sud comme au Nord, des hommes et des femmes font, dans leur chair, ou permettent, par leurs services, cette expérience physique, affective, totalisante, de changer de condition. Ce retournement humain désire et appelle « le passant » de Dieu qui dira que le Christ est venu « pour une remise en question » (Jn 9,39).

Il est évident que soignés et soignants se contentent de la joie de la guérison. La fête de guérir est déjà un tel enthousiasme qu'ils voient rarement au-delà. Ils n'en font pas relecture, ils ne vont pas au fond de la merveille humaine. Quelle Eglise, quelle communauté exprimera, dans un tel moment de jubilation, l'expérience, même modeste, de la foi ? C'est pourtant là que se situerait le vrai dia-

logue à partir de l'événement. Il n'enlèverait rien, il n'ajouterait rien, il serait *fondateur*.

« Prends ton grabat et marche »

Comme ces malchanceux submergés de malchance, le paralytique de Bethzatha n'avait personne pour l'aider au bon moment (Jn 5,7). Faute d'être transporté dans le plus court délai, il attendait depuis trente-huit ans d'être plongé dans *l'eau vive*. Ses propres forces ne lui suffisaient pas ; tout seul, il n'arrivait que trop tard. D'une certaine manière, il dépendait des autres pour guérir.

Ce récit débute comme une histoire banale, « filmée » au rendez-vous des miséreux, mais ce qui est routine devient *événement* par la rencontre du Christ et l'efficacité de sa Parole : « *Lève-toi, prends ton grabat et marche* ».

Avez-vous, anonymes, traîné dans une consultation hospitalière ou avez-vous fait récemment la queue au bureau d'aide sociale ?

Vous êtes-vous laissé interroger jusqu'au fond de vous-mêmes par ces carrefours de la guigne ? Est-ce tellement différent des bords de la piscine de la porte des Brebis ?

Parmi ceux qui fréquentent ces lieux, soit pour chercher un mieux-être, soit pour le proposer, combien, au bon moment, ont-ils entendu raconter en leur langue la rencontre du Christ et d'une personne abandonnée qui traîne son destin ?

Les miracles ne courent pas les rues mais, pour qui écarquille les yeux, les signes sont nombreux... Faut-il encore que quelqu'un les fasse remarquer et leur donne « signification » par la Résurrection. Qui apprendra donc à cette multitude à percevoir et à prévoir, dans le cercle fermé de la tragique dérision, la brèche possible de l'Espérance ?...

Le miraculé de Bethzatha est invité à marcher « *en portant son grabat* ». Quelle idée ! Pourquoi s'encombrer de cet ustensile maintenant inutile ? Par ce signe, Jésus semble vouloir montrer que, même dans le mal surmonté, les traces du combat passé demeurent. Ce brancard encombre et crée des ennuis ; sans lui pas d'histoire avec les pointilleux de la loi. Serait-ce donc capital que la guérison n'évacue pas les choses de la fragilité ? Là où séjourne habituellement le mal, là surgit la victoire. Ici, le lieu de l'immobilité est associé à la marche. L'homme garde avec lui le souvenir concret de son mal mais, au lieu d'être un handicap, il permet de mesurer le chemin parcouru et de rendre grâce.

Le geste et la Parole

« *Ne pleure plus* » (Lc 7,11 sq.), c'est facile à dire. Mais consoler en approchant en vérité la souffrance d'autrui est plus difficile. Cela requiert que l'on *joigne le geste à la parole*. La vraie consolation qui met debout est compromission. Celui qui dit et ne fait rien n'est pas crédible, ce n'est qu'un bavard !

Quand Jésus rencontre la désolation maximum : la mort d'un fils unique d'une veuve, le « *Ne pleure pas* » appelle : « *Jeune homme, je te l'ordonne : réveille-toi* ».

Dire et faire ! La parole et le geste : l'un se lie à l'autre et lui donne sens ou plénitude d'efficacité.

Dans le monde de la santé, l'irréversible tient le devant de la scène. Tous le fréquentent. La mort n'est pas un mot... L'échec existe. Devant l'inexorable, beaucoup de soignants ou de visiteurs ont la tentation de fuir.

Dire, balbutier quelques phrases, passe encore... Mais faire quoi quand précisément la partie est totalement perdue ? Où est alors l'efficacité ? Quel geste joindre à la parole pour détruire la spirale du malheur ?

Pourtant, l'efficacité est encore possible. La guérison ne se produira peut-être pas, le cas social ne trouvera pas un dénouement heureux mais, par la relation, le regard, la présence, elle se faufile dans le compact de la détresse. Quand l'homme est vraiment « en-visagé », quelque chose bouge, un réveil se produit. L'inéluctable arrive certes, mais autrement. Le tragique de l'échec ne s'estompe pas mais le cercle *infernal* se desserre, *la mort devient humaine*.

Le geste se joint à la parole dans le face-à-face des personnes, mais il peut aussi être le fait de *l'institution*. En engendrant une symbolique vigoureuse, les institutions sanitaires et sociales produisent une efficacité. Que vaudrait une na-

tion qui ne s'organise pas et ne mobilise pas de capitaux pour donner chance au sein du drame ? Un tel pays serait-il humain ? Si l'on réfléchit bien, n'est-ce pas d'abord dans le signe désintéressé que se situe un appel à se réveiller et à prendre la parole ? Faut-il encore que le symbole soit lourd de compétence et d'accueil. Une société sans aucun établissement hospitalier ou sans service social, en évacuant ces symboles, vraisemblablement aussi importants que les services rendus, ne lutterait plus contre les déterminismes. L'Etat serait disqualifié pour inhumanité.

- Plus besoin d'hôpitaux : creusons des fosses communes ;
- plus besoin d'établissements psychiatriques : bâtissons des camps d'internement ;
- plus besoin de services sociaux : parquons les déviants.

Face au mal, une parole sans aucun geste abuse et désespère. Elle leurre et amplifie la dérision.

Pour être différent du significatif « Réveille-toi » ordonné par Jésus, l'efficacité du monde de la santé emprunte à la même logique : *le geste-joint-à-la-parole*. D'ailleurs, même dans les difficultés ou dans l'ambiguïté, il ne reste que cette solution aux soignants, s'ils ne veulent pas être rongés par la peur et s'évader à tout prix, la mort aux trousses.

L'annonce de l'Évangile

Certes, il ne s'agit pas d'utiliser l'Évangile et de faire un concordisme affreux.

Alors, pourquoi avoir si longuement raconté les miracles de guérisons qui ne se comprennent complètement qu'à la lumière de la Résurrection ? Pourquoi redire ce que beaucoup savent avec cœur et compétence sinon pour exprimer que seul l'Évangile partagé au sein de la réalité humaine donnera force et vigueur à la mission ? « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile » (1 Co 9,16) ; le recrutement est en sus !

Seul le Christ que présentent les chrétiens en Église sera lumière bouleversante, pourvu qu'ils le disent de l'intérieur, non seulement avec les mots de tous les jours mais dans les *événements* importants, voire capitaux de l'existence. Il est un des lieux où, sans tricherie possible, les humains expérimentent, dans leur être tout entier, leur condition. Il semble que, confrontés au mal et gravement touchés par lui, ils découvrent, dans ce combat de Penouel, qu'ils ne sont pas Dieu. La précarité est leur lot. La mort chemine avec eux et en eux.

Le monde de la santé est un de ces principaux carrefours d'humanité, où même dans les mensonges, s'essaie la vérité. Ici, l'homme est tout à la fois mis en question et mis à la question. Il est sommé de répondre. Alors, non sans grandeur, il avoue sa faiblesse.

Que les chrétiens soient présents ici pour dire le Seigneur de l'Évangile semble une des priorités de l'Église. S'ils ne sont pas là avec tout leur cœur et leur intelligence, s'ils sont réduits au silence faute de vivre du Christ, s'ils ne sont ni visi-

bles ni repérables, si leur présence n'a pas de dimension collective et cohérente, où seront-ils ? Camperont-ils là où s'amortit le cri des révoltes et des souffrances, ou là où s'amuse le monde ?

Certes, si ceux qui font *profession de foi* se taisent, « alors les pierres crieront » (Lc 19,40), car Dieu ne pourra pas abandonner son peuple dans le même combat qui a meurtri son Fils jusqu'à la mort.

La métaphore vivante

Les partenaires du monde de la santé réalisent ensemble une sorte de *métaphore vivante*. Bien souvent leur dialogue et leur articulation s'expriment en affrontements. Et pourtant, ils ne peuvent se passer les uns des autres : soins et souffrances s'appellent. Les hommes souffrants et les hommes soignants sont unis pour réaliser quelque chose de grand qui n'existe que si tout est fait pour chaque personne.

Ils mettent en scène un drame dont la définition dépasse sans cesse le cadre de ce qui peut se cerner et se discerner. Liés l'un aux autres par une alliance tacite et une solidarité de vie, ils constituent un ensemble diversifié mais cohérent. S'ils s'opposent et même s'ils luttent entre eux c'est en définitive, pour faire cesser un dysfonctionnement et promouvoir un mieux-être, c'est pour sauver *l'honneur de l'homme*.

Pour parler de ce « tout aux mille visages », on se sert de comparaisons, on emploie des mots qui ne sont pas propres aux cas des soignés et aux thérapeutiques

des soignants. Ces termes expliquent, suggèrent, développent, mais ils sont plus qu'image ou manière de parler ; approchent et fondent une réalité que « les acteurs » non seulement n'épuisent pas mais font fructifier.

Métaphore vivante, pour emprunter le terme de Paul Ricœur, ils sont également symboles : leurs rapprochements donnent sens, leur existence figure et dynamise, leur projet provoque.

Parce qu'ils sont métaphore et *symbole* en pleine vie, ils peuvent être *parabole* pour une société, pour une nation. Reste à la déchiffrer, à la comprendre, à la saisir, comme une proposition permanente qui plaide pour l'homme et sa grandeur. Protestation durable contre le destin qui frappe aveuglément : « On fera tout pour vous remettre sur pied ».

Les soignants et les administratifs, éparpillés en de multiples tâches, connaissent la difficulté d'avoir une vue d'ensemble et de comprendre qu'ils concourent à un tout métaphysique et symbolique.

Disjoints par la maladie ou l'éclatement sociétaire, les soignés ont tendance à ne voir que leur cas, tant, légitimement, ils veulent sauver leur peau. Ce n'est que progressivement que quelques-uns se découvrent solidaires de ceux qui sont battus par l'existence.

Une des tâches des communautés chrétiennes vivantes est de connaître et de relier, de faire prendre conscience des liens vitaux unissant ce vaste corps qui n'existe pas seulement pour lui-même

mais pour le peuple dont il est l'image et une invitation permanente.

Cependant, les chrétiens n'auraient fait qu'une tâche nécessaire mais pas suffisante si, à cette lecture, ils ne joignaient pas la démarche de la foi. Puisant en la tradition vivante de l'Évangile, ils lisent et *racontent* la métaphore et la parabole santé avec l'aide de l'Esprit Saint qui leur suggère pour aujourd'hui le message du Christ Jésus, valable pour tous les temps (Jn 16,26).

Cela suppose une vie spirituelle « acculturée » à un monde déterminé. Ce qui est vécu dans le monde de la santé touche *immédiatement* à l'essence même de l'humanité : la relation avec le mal, la mort, l'absolu. Comment demeurer *identique* dans le changement produit par le traumatisme physique, psychique ou social ? Comment ne pas laisser dissoudre sa personnalité par le choc des événements qui frappent de plein fouet l'être humain ?

Parce que le drame est profond, il ne peut être atteint et mis à jour que par le *récit* inlassable. Les malades racontent, les soignants racontent, les familles racontent, tous ont besoin de verbaliser pour exprimer, même malhablement, le tragique de l'existence.

Ici, pour vivre, on est obligé de parler et de faire *communauté narrative* (2). Nécessaire pour demeurer debout, voire vivant, elle porte en elle-même un avenir insoupçonné pour ceux qui en sont les acteurs.

Comme les symboles, la parole doit cir-

culer ; elle n'est pas seulement pétition, mais re-vision, pour aujourd'hui, de l'histoire même du Fils de l'homme.

Dans cette communauté soudée par l'événement raconté, peut surgir la Parole qui est venue dans le monde pour donner lumière et faire Vérité... Et si la personne même de Jésus nous disait quelque chose d'indispensable pour la plénitude de la vie de l'homme ?

« Tu seras comme Dieu »

Dans les institutions scientifiques et dans les facultés de médecine, des chercheurs et leur collaborateurs s'efforcent souvent, à longueur de vie, de pénétrer les secrets de la nature et de mieux comprendre le processus de la vie humaine. Une passion les anime : *connaître*. Les pourquoi et les comment aiguillonnent leurs travaux. A l'intérêt scientifique de la recherche, beaucoup, dans le monde de la santé, joignent le véritable désir de mieux « savoir » pour mieux lutter contre toutes les agressions pathologiques.

Avez-vous quelquefois rencontré les responsables de ces laboratoires où tous cherchent à « maîtriser » les fléaux qui frappent l'homme ?

Certes, il peut y avoir un vertige de la connaissance. C'est là que se situe parfois la tentation d'être comme Dieu et de tenir le monde dans sa main. Mais écarter l'ignorance et faire triompher l'intelligence sont aussi stimulés par le véritable désir de libérer l'homme des déterminismes naturels qui le broient. Dans

cet enfouissement, s'affirme ainsi une certaine maîtrise pour l'homme.

La rigueur de la recherche et les difficultés de toutes sortes appellent à une austérité de vie, à une polarisation de l'intérêt. Peu de ces « savants » s'ingénient, appâtés par le gain... (3). Beaucoup travaillent avec acharnement pour un service de l'humanité. Quelques-uns y *vouent*, d'une certaine manière, leur temps.

Même dans les pires conditions ou dans une ambiance de rivalité, par un effort extraordinaire de l'intelligence, ils approchent avec fièvre et angoisse le mystère profond de la connaissance. Pour un grand nombre, il s'agit moins de dominer les phénomènes naturels que d'entrer en *connivence* avec la création pour l'appropriiser et lui faire donner toutes ses possibilités. Il y a là un apprentissage de la modestie et du silence. A moins de démesure, la grandeur du savant est l'humilité.

Ce travail obscur, ce long cheminement avant de découvrir et de publier demandent une ascèse profonde. En plus des résultats mis à la disposition de l'humanité pour favoriser un progrès scientifique, la réflexion épistémologique ajoute, pour quelques-uns, une manière de se resituer dans un ensemble philosophique. *Peut-être ne comprenons-nous pas assez que la science ouvre un nouveau rapport entre nature et culture.*

Dans cet univers de la recherche, quelques chrétiens sont mêlés à beaucoup d'hommes et de femmes non seulement

passionnés pour leur métier mais aussi pour l'homme. Qui leur apprendra à relire dans la foi et, éventuellement, à partager cet effort pour connaître de l'intérieur la nature des choses et participer ainsi à la création permanente de Dieu ? Ce travail rigoureux n'est-il pas aussi semence de contemplation et d'offrande ? Qui dira également que ce labeur acharné, souvent obscur, qu'un seul petit groupe réussira, servira à des multiples d'hommes ? N'y a-t-il pas beaucoup de désintéressement et d'amour à vivre sans compétition jalouse ?

Encore plus qu'une déontologie, une *éthique* s'impose en ce domaine si proche du combat pour l'homme.

Qui osera dire que le Christ, Parole éternelle, ouvre les intelligences au maximum de leur possibilité ? Qui osera montrer que Jésus, par son Incarnation, révèle que Dieu n'entre pas en *concurrence avec le monde* mais qu'il l'aime constamment et le fait exister en associant les hommes à son dynamisme créateur ? Il les passionne pour qu'ils fassent réussir ce qu'ils portent de plus grand en eux-mêmes.

L'homme « en-visagé »

Parce qu'il est lieu du sursaut pour l'homme, le monde de la santé suscite un dévoilement du cœur et un déploiement de l'intelligence. Il engendre une sorte de mobilisation pour la cause de l'homme.

Le monde de la santé est le contraire d'un champ clos. Il est ouvert à tout et

à tous. Tout s'y passe, tout s'y rencontre. Pour celui ou celle qui sait déjà ou qui apprend à découvrir la vie humaine et sa requête de bonheur, tout en soignant, il ouvre son cœur à 180 degrés.

Quand permanences et consultations prennent fin, quand le *service* terminé, on peut remettre ses habits civils, beaucoup découvrent l'impact et la *trace* que le travail a laissés aussi bien dans le cœur, le psychisme que l'affectivité.

Sans tomber dans une fusion malade, quand on ose se laisser atteindre par ce que l'on a entendu, reçu, débrouillé, touché, alors peut commencer, pour le chrétien, la prière sur le monde : « *Et Jésus eut pitié de cette foule* » (Mt 9,36).

Dans le service des malades ou des clients, le *visage* d'autrui, le véritable face-à-face, révèle le fondement même de l'altérité. Il est d'abord une inquiétude. Qui est cet autre dont les traits ne me *disent* rien ou que je reconnais ?

Le visage personnalise ; le visage, c'est la *face* et non pas la *surface* ; le visage découvert ne porte pas de masque, il est nudité ; c'est le lieu du vis-à-vis.

« La face n'est visage que dans le *face-à-face* » (Jacques Derrida).

Regarder face à face, c'est oser soutenir un regard ; c'est à la fois prendre de la *distance* et en même temps fixer, jeter les yeux ou tenter de pénétrer et de rejoindre le secret de l'autre.

Regarder un visage, « en-visager », c'est déjà reconnaître comme insaisissable et proche le mystère d'autrui.

Le visage trahit ce que l'on est, il ne livre pas le secret, il suggère la person-

nalité, il laisse le champ à la liberté de donner et de recevoir.

Quelqu'un qui reste impassible est frustrant parce que, pour finir, on ne sait plus qui l'on est soi-même !

Le visage, d'après Emmanuel Lévinas, serait « *le nom propre* » de chaque personne en relation avec les autres. Il n'est pas un signe, il est l'Homme comme Yahvé est Dieu, mais il est l'homme reconnaissable et reconnu.

Chez les Grecs, l'esclave était *aprosopos*, c'est-à-dire celui qui n'a pas de visage...

Il n'était pas un homme. Le visage n'exprime pas seulement une connaissance mais un type de relation d'égal à égal.

Le visage est présent dans son refus d'être contenu. L'altérité de l'autre attire sans jamais assouvir. Chercher à mieux connaître dans l'espoir de réduire la distance affirme l'autre comme inaccessible. C'est là que surgit la tentation de *tuer* car, pour *prendre* le visage de l'autre ou le réduire, il faut l'avoir chosifié, c'est-à-dire lui avoir fermé les yeux. La présence d'autrui appelle l'incomplétude. Le regard de l'autre ne comble pas, mais *creuse*.

Face à autrui, je ne peux que parler ou tuer (cf. Emmanuel Lévinas), mais en même temps que ce visage m'inquiète, me *fascine*, m'interroge, autrui m'oppose l'infini de son secret.

Voir un visage, c'est déjà entendre : « Tu ne tueras point » ou alors, si je me laisse saisir par la tentation de tuer, c'est que je refuse la question que l'autre me pose par sa seule existence (4).

Le visage se révèle dans sa nudité et sa

faiblesse. Il demande un accueil et m'invite à une relation de non-pouvoir. Un visage qui se livre suscite une réponse, engendre la *responsabilité*, celle de la *consolation*.

Il n'y a pas de soins sans proximité, et la déshérence appelle la consolation qui est principe de vie.

Ces sortes de dialogues entraînent en des sentiers qui ne mènent apparemment nulle part. Ils font parcourir des zones désolées où l'enchevêtrement inextricable du malheur et du pire fait souffrir les yeux, les consciences et les cœurs... Et pourtant, il faut s'arrêter en ce désert et y établir, au moins pour un temps, sa position.

Le monde de la santé est une « métaphore vive » parce qu'il est dans son essence tissu relationnel où se révèlent les personnes ; en se dévoilant, en livrant leur secret, elles s'affirment et se structurent. Si les hôpitaux et les services sociaux veulent garder leur spécificité, ils seront habités par des *comportements responsables*, fruits de la relation des soignants et des soignés. Ces manières d'être mettront au monde de fragiles démarches où se mêle aux enjeux complexes des sociétés la liberté sans cesse croissante des individus.

C'est à ce lieu culturellement structurant que peuvent se greffer la fraternité et la charité. Là, en effet, le soignant, exposé à l'accusation d'autrui, est responsable sans culpabilité, « *il est frère malgré son étrangeté* » (Emmanuel Lévinas). De la lignée d'Abraham et non de celle d'Ulysse, il s'avance déjà vers un pays où il

n'est point né et dont les cartes ne sont pas dressées... Elles ne le seront jamais ! La transcendance perce dans le geste des hommes, la charité effleure dans l'approche de celui qui tend la main, l'espérance apparaît en filigrane dans la lutte sans trêve contre la mort. La foi, elle, illumine les yeux et donne accès au cœur car rien n'est automatique. Au sein de cette action partagée, *l'alliance de vie* soignants-soignés ne nous raconte Dieu que si Christ, Parole éternelle et icône du Père, nous touche et nous dit la rencontre de son Père et de l'homme, que si les communautés de la foi s'efforcent de dessiller les yeux pour reconnaître et proclamer que Dieu s'est approché de l'homme pour le guérir et le sauver (cf. *Médecine de l'homme*, n° 139, mai-juin 1982).

Ces considérations, à la limite de la philosophie et de la mystique, nous permettent d'entrer encore mieux en intimité avec tout le courant spirituel de la contemplation de la face de Dieu. L'homme n'est pas Dieu, et même s'il y a des liens entre Créateur et créature, cela suppose le don de la foi, non pas pour assimiler l'un à l'autre, mais pour que le visage de l'homme nous dise quelque chose du visage de Dieu et que le Christ, face du Père dans le temps, nous parle de l'homme transfiguré jusque dans la misère la plus noire.

« L'impasse devient passage »

Le mal existe, il est plus que le mal-heur, la mal-adie, et le mal-éficé.

Les hommes ne l'ont pas maîtrisé ; il est massif, déployé, permanent, menaçant, *malin*, si bien qu'avec Jean Nabert on peut penser que le mal est la question suprême (5), celle qui laisse sans illusion, celle qui laisse sans sommeil, ni rêve, ni trêve, celle qui met, sans tricherie possible, l'homme à sa place, là il reconnaît qu'il n'est pas Dieu.

Provocant, il suscite le combat personnel et collectif de l'humanité et de chaque être humain. Le résultat en est incertain et nous ne sommes pas forcément les plus forts. Ici se prend la véritable mesure ou démesure ; il nous oblige à poser la question lancinante : *qui sommes-nous ?* Le mal est actif dans la métaphore vivante du monde de la santé. C'est pour cela qu'il est le lieu du combat de l'homme ou se pose la question de son être, de sa finitude et de son infini.

L'homme rassemble toutes ses possibilités pour lutter : l'intelligence, la technique, la solidarité, l'amour se joignent pour le « corps à corps » en vue de la victoire.

L'important n'est pas de vaincre le mal, mais de ne pas en prendre son parti, ni seul ni avec les autres hommes. Refuser l'inexorable, c'est sans doute le sursaut du Salut : Dieu seul peut nous en libérer totalement en nous le faisant traverser dans la mort.

Oui, dans ce combat contre le mal, Dieu s'engage et *Il prend-parti-pour-l'homme*. Déjà dans l'Ancien Testament, le Tout-Puissant sortait avec son peuple. Quand les temps furent venus, en se révélant à l'homme par son Christ, Jésus, Fils de

Marie, Dieu proclame qu'il ne sort pas seulement avec les siens mais qu'il est dans *leur camp pour toujours*. Il a fait Alliance éternelle ; jamais plus rien n'est perdu ; le mal et ses sous-traitants : le péché, la mort et la maladie ne sont pas clos à jamais ; à travers eux peut se frayer un passage.

Oui, en Jésus et par lui, *l'impasse est devenue passage*, selon l'expression de M. Paul Bony.

Sous la poussée de Jésus, le mur du fond est tombé :

— la pierre du tombeau ne tient plus debout, le jour entre dans les ténèbres ;

— l'avenir n'est pas scellé une fois pour toutes par la mort ;

— l'homme est ouvert à l'infini ;

— *l'étau du mal est desserré*.

Parce que Jésus est vraiment de notre race, il s'affronte au mal, et celui-là l'atteint au plus profond de son corps.

Revenant du désert où il avait été tenté sur le sens même de sa mission, Jésus est à Capharnaüm. Comme c'est le jour du Sabbat, avec ses disciples, il va à la synagogue. Parmi le peuple rassemblé, il y avait un homme sous l'emprise du Malin. Quand il vit venir Jésus, il vociféra : « *Moi je te connais, tu es le Fils de Dieu et tu viens pour nous perdre* » (cf. Mc 1,21 sq.). Les adversaires se toisent, le Malin et le Messie se regardent dans les yeux, et Jésus proclame avec autorité : « *Tais-toi et sors d'ici !* ». Le démon desserre son emprise et l'homme revient à lui-même ; il est libéré.

Le diable lâche prise mais il n'est pas

vaincu. Les rendez-vous seront fixés. La lutte entre lui et Jésus sera totale. Les forces du mal sont aux aguets ; tous les coups seront bons...

Le Malin ne désarmera pas parce que Jésus n'a pas voulu pactiser avec lui dans le désert. Pourtant, à eux deux, ils auraient été les plus forts ; ils auraient séduit les hommes et dominé le monde.

Tant pis pour lui ; le mal se déchaînera et conduira Jésus jusqu'à l'extrême abandon de la croix. Tout se passe comme si les forces du Mauvais étaient les plus fortes.

Jésus est réduit. Attaché des quatre membres, il ne peut plus se défendre. Apparemment plus rien à faire ; son avenir est fermé !

Mais si ! Alors qu'il ne lui reste plus que la parole, dans sa dernière lucidité, avant la mort, Jésus s'adresse à sa Mère et à Jean pour les confier l'un à l'autre. Tandis que le mal est en train de gagner, Jésus, en créant une *filiation* et une *fraternité* nouvelles, en suggérant une communauté d'amour, ouvre une brèche dans l'opacité du mal qui commence à régner. « *Vraiment cet homme est le Fils de Dieu* », car, dans l'ultime combat, alors qu'il est presque terrassé, il ensemence déjà la victoire de Pâques en suscitant la charité communautaire. Au seuil de l'inéluctable, il fait encore reculer le mal.

Cette longue histoire de Dieu qui, par son Fils Jésus, fait Alliance avec les hommes pour les libérer et les mettre debout, c'est vraiment ce qui se passe tout au long des journées dans les hôpitaux et

les services sociaux.

Ceux qui travaillent là sont les *volontaires* de la lutte contre le mal, et le dérisoire de leur combat ne peut se compenser que par la fraternité qu'ils font naître et par le symbole qu'ils représentent.

Si, ici, les chrétiens ne partagent pas avec tous cette même empoignade, s'ils ne savent pas discerner le Malin, ils ne peuvent pas annoncer le Christ, ami des hommes et victorieux du Mal.

La mendicité réciproque

En 1982, la mendicité est interdite et les mendiants peu reconnus. Le poids socio-culturel a rendu ces termes vraiment péjoratifs et il est même recommandé de ne pas les employer si l'on veut faire sérieux !

Et pourtant, si l'on se détache de la sordidité et de ses images, il y a dans le mendiant un aspect grandissime. Il se connaît et reconnaît ce qui lui manque pour vivre. Il prend sa vie en main et tend *la main* pour demander ce qui lui est nécessaire pour durer dans l'existence. Il ne reste pas figé dans le manque ; il s'avance et risque le refus mais, en prenant liberté de demander, il sollicite la liberté d'autrui... *Veux-tu me donner ce dont j'ai besoin !*

C'est une manière de dire que l'autre est indispensable pour la vie et qu'en l'état où se trouve le mendiant, il ne peut plus s'en sortir seul. En réclamant il se grandit et fait honneur à celui qu'il juge pouvoir le combler. « Je reconnais que

tu peux m'aider et n'en ai nulle honte car l'aventure humaine est collective. En me donnant ce que je te demande, tu exerces ta liberté, tu entres dans la fraternité et, sans doute, tu te grandis toi-même ».

Peut-être que, dans un certain sens, *la mendicité est réciproque* et que celui qui donne reçoit plus que celui qui demande. Dans l'Évangile il y a une scène où Jésus se fait mendiant : « *Donne-moi à boire* » (Jn 4,1 sq.). Et c'est la Samaritaine qui reçoit le plus et se trouve bouleversée par le don qu'elle fait.

Dans notre temps, dans la plupart des cas, aussi bien dans le service social que dans les services sanitaires, soigner se réalise avec l'autre qui s'approche, qui se livre, qui se délivre, qui agresse, qui se défend.

C'est une démarche : l'un sort de chez soi, l'autre est là pour l'accueillir. Le soigné, en appelant le soignant à la responsabilité, instaure sa liberté ; en demandant que la sienne soit restaurée, il rend ce qu'il demande, il paie en retour, il valorise l'autre. Ils se mettent debout ensemble, ils s'appellent mutuellement au meilleur, ils s'édifient en commun.

Le monde de la santé est un lieu de *réciprocité parce que, ici, se rencontrent et s'engagent des hommes et des femmes qui, quoi qu'ils en pensent, se soignent en soignant les autres, tentent de se guérir en guérissant les autres, meurent eux-mêmes en tenant la main des moribonds, se mettent au monde en tirant les enfants du sein de leur mère.*

L'hôpital et le service social ne sont pas neutres : ils libèrent le sens de l'homme que nous portons en chacun de nous. Lieux de mendicité, donc lieux de quête, ils fascinent et passionnent.

Sans doute, l'ambiguïté est grande, mais dans ce monde on n'en fait pas l'économie et, sous peine de devenir inhumain, il vaut mieux la vivre que de s'en protéger à l'excès. Quand François d'Assise, en créant un ordre mendiant, a restauré en son siècle *l'âme Pauvreté*, les miséreux ne manquaient pas et ce ne fut pas pour eux une insulte. Quand les Hôtels-Dieu se dressèrent au sein des villes, ceux qui les bâtirent n'avaient pas seulement un but politique et philanthropique ; ils donnaient asile et hospitalité au Corps du Christ souffrant et misérable.

Peut-on, à notre époque, faire l'expérience de soigner et d'être soigné sans la fonder dans la pauvreté ?

« La faillite »

Tout le début de cet article peut désespérer. Décrire avec trop de rigueur serait sans doute réducteur. Vivre la métaphore c'est entrer dans un flou, peut-être irrationnel mais raisonnable quand il s'agit de l'homme.

Le monde de la santé touche à un niveau de profondeur difficile à mettre en équation. En exposant l'homme, il tente de tenir compte de tout ce qui le constitue somptueux et sordide, lumière et ténèbres.

Chacun de nous vit sur le mode de pré-

sence et d'absence. Nous connaissons à la fois la plénitude et le manque. L'un engendre l'autre et peut-être que la dynamique de nos existences est sous-tendue par la dialectique de ces deux pôles. Nul n'échappe à l'expérience de la *faille* :

- distance abrupte à l'intérieur de nos consciences,
- disjointement dans la cohésion vivante de notre cœur,
- éloignement escarpé entre « je » et « eux »,
- abîme entre moi et Dieu.

Ce vide vertigineux sur terre, nul ne le comble. Il fait partie du pèlerinage et peut-être en est le moteur. Il est inhérent à notre nature ; pour une part, il fait vivre.

La présence de Dieu, la foi vécue intensément non seulement ne suffisent pas à apaiser mais suscitent un appétit plus grand.

L'amour humain le plus chaleureux et le plus dynamique laisse encore une « béance ». L'unité de soi la mieux réussie n'est pas monolithique. La faille, non seulement il faut la supporter mais il faut l'accueillir avec joie car elle invite au dépassement.

Ce désert de l'être appelle la source...

Mais voilà, il y a des jours où cette faille bénéfique s'enflamme, devient malade, enfle et fait souffrir. Comme on prend une maladie se déclare la faillite ; on a une *faill-ite* comme on a une *appendic-ite*, une *traché-ite*, une *méning-ite*. En quoi consiste donc ce mal étrange, aussi bien corporel que psychique ou social ? On ne peut souvent pas le décrire.

Tout se passe comme si cet élément naturel, inhérent à notre être, quittait ses justes proportions. Elle ne joue plus son rôle bienfaisant et d'appel à autrui. Elle devient le tout et ferme l'horizon.

Le désir d'infini engendré par l'incomplétude bascule et devient angoisse. La faille nous mange de l'intérieur ; elle nous avale, et l'on ne pense plus qu'à sa douleur. D'un seul coup nous sommes fascinés par cette absence, nous sommes vidés par l'expérience du vide.

Le mal même devient séduction, et plus personne, plus rien ne semble pouvoir nous en délivrer. La faillite devient attirante, on y consent pour en finir.

La chirurgie, la médecine n'y peuvent presque rien, sinon rien du tout. Les techniques psychologiques et les sciences humaines sont ramenées à leur modestie. Il y a beaucoup de personnes qui sont atteintes par ce mal d'être. Inlassablement, elles cherchent un apaisement, elles peuplent les consultations... Leur souffrance est terrible et innommable. Beaucoup de soignants sont agressés parce que la faillite d'autrui est contagieuse. Elle fait parfois saigner leur propre faille. Mais, dans cet accueil, s'ouvre le temps de la patience.

Ce vide est aussi un espace où l'Esprit de Dieu peut habiter et donner souffle nouveau. Dans le cœur de tout homme confronté à la faillite peut naître un nouveau type de présence de Dieu... Ce n'est pas un droit ; c'est une grâce. Paradoxalement, cette béance constitue parfois le trône de Dieu ; ce manque radical et parfois douloureux appelle le

Seigneur des Seigneurs.

Qui dira, dans cette métaphore vécue chaque jour, que cette approche bouleversante est aussi temps de semailles pour des moissons dont on ne connaît pas encore l'époque ?

« La cicatrice »

L'humain est vulnérable, c'est-à-dire sujet à la blessure. Que l'on permette une anecdote.

Je me souviens fort bien, c'était le 11 novembre 1938, mon voisin me dit : « Regarde petit ! » et, relevant le bas de son pantalon, il me montra une énorme balafre, « une belle cicatrice ». A Verdun, un éclat d'obus avait arraché une partie de son mollet droit.

Heureux d'avoir échappé à cette tourmente insensée, il montrait sa mutilation comme un trophée. Elle était, pour lui, tout à la fois signe de la gloire, trace de la lutte opiniâtre et conclusion de la bataille victorieuse. C'était une sorte de triomphe :

- *triomphe des secouristes qui l'avaient arraché aux premières lignes pour le ramener dans une ambulance de campagne,*
- *triomphe des chirurgiens militaires qui lui avaient « sauvé » sa jambe,*
- *triomphe de la santé sur la gangrène,*
- *triomphe de la vie sur la mort,*
- *triomphe de son moral sur la souffrance aiguë qui sape le vouloir-vivre.*

Pour lui, sa cicatrice n'était pas une balafre hideuse et déformante, mais un signe de victoire. Cette trace dans sa

chair vive témoignait qu'il avait échappé à une mort atroce.

Les autres l'avaient tiré de ce mauvais pas ! Ils avaient ouvert une brèche dans le mur de la « mort certaine ».

Dans les hôpitaux et cliniques, beaucoup d'hommes montrent à leurs visiteurs leurs cicatrices comme des signes de la mort vaincue, de l'angoisse surmontée, de la solidarité vécue, de la vie triomphante, de la santé dominant la maladie.

Les « opérés » ne sont pas diserts, mais pour exprimer leur guérison, ils disent simplement : « Ils ont bien travaillé ! ». Tout guillerets, ils repartent guéris, portant dans leur corps la trace indélébile de leurs souffrances, de leurs luttes et de leurs surgissements. Ils n'oublient ni les mauvais jours ni les nuits lancinantes ; ils ne les ont pas oubliés mais ceux-ci sont dépassés et transformés. Leur corps témoigne en même temps — et par la même cicatrice — du mauvais et du bon, de la souffrance et de l'apaisement, de la faiblesse et de la force.

Tout cela peut sembler bien banal, et pourtant :

- *il n'y a pas d'humains sans cicatrice, ne serait-ce que celle de l'autonomie de leur propre corps ;*
- *il n'y a pas de vie d'homme sans l'affrontement permanent des forces de vie et des forces de mort ;*
- *il n'y a pas d'existence humaine sans faire, dans la chair, l'expérience de la solidarité qui sauve.*

Même déformante, la cicatrice est toujours un signe de victoire. Si elle ne se

ferme pas, une plaie ouverte demeure et, par elle, s'écoule la vie : « elle donne ». De cette fistule peut surgir la mort enveloppante.

Trace de fragilité, parfois lieu de sensibilité, la cicatrice affirme que l'on a pris son autonomie, que l'on a souffert, que l'on s'en est sorti du côté de la lumière. Jésus dit : « Regardez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ! » (Lc 24,39). « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cese d'être incrédule et deviens un homme de foi ». Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20,27-28).

Le Fils de Dieu, Jésus, le Christ, en se faisant homme a porté cicatrice dans sa chair. Rupture, souffrance, haine sont inscrites dans son corps de gloire, et la victoire de Pâques n'en a pas effacé les traces. Oui, c'est le même Jésus qui a vécu parmi nous et qui est ressuscité. En définitive, la cicatrice renvoie toujours au matin de Pâques, sans nier le Prétoire et le Golgotha.

Dans tout notre corps, nous portons la trace de nos luttes, de nos accidents de parcours, de nos chutes, de nos souffrances. Mais parce que nous sommes vivants, nous portons la cicatrice de la guérison. Dans tout notre être humain, nous portons les signes de nos misères, de nos faiblesses, mais nous portons la cicatrice du pardon, signe que la tendresse ferme toute plaie et oriente vers la joie de vivre.

...Et Jésus, bon Samaritain de l'homme, « s'approcha, banda ses plaies en y ver-

sant de l'huile et du vin » (Lc 10,34).

On n'efface pas une cicatrice, mais au lieu de rappeler le temps de la souffrance et de la blessure, elle clame pour qui sait entendre, naissance et guérison. « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21,5).

L'honneur du monde de la santé est d'aider à la formation des « cicatrices » non seulement dans le corps mais aussi dans les consciences et dans le psychisme.

— Ceux qui font les difficiles pansements des brûlés ou des atteintes de la peau n'ont pas, sur le moment, conscience claire de cette lutte pour la cicatrice, mais si l'on parle avec eux et si l'on rejoint leurs préoccupations, on touche peut-être ce qui les motive les plus profondément. C'est à cette jointure que la Parole, la plus petite des semences, peut prendre racine.

— Il en va de même pour les travailleurs sociaux. Confrontés aux mutilations des consciences, des cœurs, du psychisme ou de la sociabilité, ils font tout pour que se cicatrise la plaie vive qui fait souffrir. Ils ne désirent pas que leurs clients oublient mais qu'ils dépassent ce qui les a marqués à l'intime d'eux-mêmes et les a fragilisés.

Lorsque l'on est soignant et que l'on ose contempler, la foi permet de passer à un autre registre car c'est vrai qu'il n'y a pas de continuité absolue entre vie spirituelle et expérience humaine, mais il y a terrain commun.

La méditation sur la cicatrice permet de mieux comprendre que la perfection pour l'homme *ce n'est pas d'être parfait*

mais d'être guéri, voire pardonné.

On pourrait multiplier la description des aspects de la métaphore qui n'est pas ici une figure de style mais la vie des hommes. Vico appelait la métaphore un « mythe en action »... Avait-il raison, avait-il tort ? Que voulait-il dire ? C'est difficile à savoir ! mais il est vrai que le monde de la santé a, pour tous ceux qui le voient, l'organisent ou le visitent, la puissance extraordinaire d'un mythe, et nous savons tous le dynamisme créateur que suscite l'imaginaire quand il puise directement au sein même de la souffrance, de la vie et de la mort.

L'emprunt du terme « métaphore vive » veut signifier cette espèce de bouillonnement où se trouvent mêlées les différentes forces, parfois aveugles, qui échafaudent l'homme.

Le monde de la santé est un lieu de chair et de sang où naît, se fortifie, se restaure ou se détruit l'homme. Ceux qui en sont les clients chroniques le savent très profondément ; ceux qui en sont, à différents titres, les travailleurs n'osent parfois pas se l'avouer car ils en seraient bouleversés. Et pourtant, si l'on veut rester à ce service précis de l'humanité, rien ne sert de se boucher les yeux ; il faut accepter de vivre soi-même le drame humain en y cherchant un sens.

Celui qui ne sait pas lire ou relire ce qu'il fait devient mal-heureux. Tous sont interrogés. *C'est l'heure de vérité pour tout le monde.*

L'heure de vérité

On a dit, on a trop dit, on a mal dit que la souffrance est rédemptrice. On a laissé entendre que le seul fait de souffrir était méritoire. Cette affirmation n'est pas « convenable ».

Souffrir tараude le cœur et le corps humains. La souffrance les met à la question dans tous les sens du terme. Elle s'insinue dans l'intime, fait éclater la cohérence, elle éparpille, elle disjoint. Incisive, elle pourfend et laisse pantelant. Elle arrache toute protection, met à nu. Par la dérision, elle démasque.

L'homme agressé par la souffrance ne joue plus... Il ne fait plus semblant, il n'en peut plus. S'il lui reste assez de force, il crie. Pourquoi ? Il se demande qui le consolera, qui l'arrachera à cet enfer, qui le guérira.

Comme la passion amoureuse, violente et sincère, mais tout autrement, la souffrance *ne sauve pas* par elle-même mais elle est profonde expérience humaine. Au moment où le mensonge devient inutile, l'homme touche à une certaine lucidité, se confronte à la vérité. Il aborde sans doute à un *essentiel* où se joue le sens ou le non-sens de son existence : temps d'ouverture ou de farouche repli sur soi. Avant de prendre en compte et d'assumer tant bien que mal l'offense de la souffrance, il se grandit par le refus : « Non ! c'est trop ! ». Mais c'est à ce moment aussi qu'il a la stature de dire « oui » !

C'est à cette *Heure* et dans cette démarche imprégnée d'une *liberté* dénudée que

se propose et se pose sans doute l'acte décisoire, celui qui entraînera dans une logique ou dans une autre : « Deux amours ont fait deux cités... ». C'est le Moment de la vie préparé par de multiples moments et de multiples choix. Les « oui » ou les « non » de nos existences prononcés à la sauvette et sans gloire se résument, se dressent et se nouent dans la démarche de l'aventure personnelle. Est-il insensé de croire que Jésus, Christ du Père, au moment de sa déréliction (6) et de sa mort connut l'épreuve de vérité et qu'à ce moment suprême touchant à l'essentiel de sa vie et de sa mission, il a choisi d'aimer *jusqu'au bout* les hommes et Dieu son Père ? En les rapprochant et en les alliant dans son geste de liberté, au-delà de sa passion, il a conduit ses frères humains jusqu'à la Résurrection.

Jésus n'ayant plus rien à perdre, abandonné de tous sauf de quelques femmes et de deux ou trois compagnons timorés et consternés, renvoyé à lui seul, a connu le tout de la vie humaine. Comme jadis au désert, il a incliné son cœur, il s'est démis et remis entre les mains de son Père, ouvrant ainsi le chemin à tous les hommes. Le dérisoire absolu du sceptre de roseau et des légions « d'anges démobilisés » (7) a cassé l'inexorable barrière du repli sur soi.

Tandis que le gouverneur romain annonce : « *Voici l'homme* », la foule hurlante et déchaînée refuse de reconnaître en Jésus l'image de sa propre faiblesse et sans doute le temps de la Vérité. Pour se débarrasser de son effroi et ne pas

regarder sa propre faille, elle le casse et le jette en vociférant : « *Crucifie-le !* ». Mis à la question sous Ponce Pilate, le Christ s'est tu : pourquoi parler ? Que dire sinon pardonner ou prier ?

Au moment où il *avait mal*, il connut l'atteinte ultime du Mal lorsque le passant inconnu et les chefs ricanaient : « Il en a sauvé d'autres, il ne peut se sauver lui-même ». « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix ».

C'est au bout de cette lutte intime vécue face au peuple effaré et goguenard qu'il récita le psaume du soir : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit ». Alors le voile du temple *et du temps* se déchira.

Parce que *ce jour-là* il avait *ici* assumé sans concession l'Heure de l'être humain et l'amour infini de Dieu, le mur de l'impasse s'est volatilisé et le *passage* est devenu possible.

A mon sens, ce regard fixé sur Jésus, le Christ, donne lumière à l'Heure des hommes. Plus je vais, plus je découvre que bien loin de contredire les sciences humaines, tout en leur laissant leur auto-nomie, la foi donne un éclairage au drame et à la passion des hommes.

Le monde de la santé *n'est pas lieu humain de vérité parce qu'il est l'endroit où l'on naît, où l'on souffre et où l'on meurt, mais* il est lieu humain de vérité parce qu'ici, pour vivre ou pour mourir, rien ne sert de tricher. *On est rendu à soi-même mais on ne peut se dissimuler, se cacher très longtemps. Chacun vit le paradoxe de vérité. En même temps, il connaît l'emmurement de la solitude et*

la nécessité de la communication. Tandis qu'il plonge en lui-même, il se cramponne à la main tendue.

Pour les soignants et les soignés, le choc du drame délie les intelligences, ouvre une brèche jusqu'aux cœurs et marque les consciences.

Toutes souffrances et toutes guérisons sont de tels phénomènes qu'on ne peut les garder pour soi. En nous livrant à nous-mêmes, elles nous renvoient aux autres. « *La mort du loup* » ne se récite pas au « *pavillon des cancéreux* » !

La dureté et l'inexorable appellent la tendresse. Le fragile convoque la présence et la force des autres. Quand vient notre heure, révélation de l'essentiel de nos vies, pour en assumer la charge et devenir pleinement nous-mêmes, nous avons besoin de nous démettre et de nous en remettre.

Même s'il existe des désespoirs terribles, sortes de suicide affectif qui acheminent à la mort sociale ou à la mort physique dans un complet isolement, l'hôpital et le service social demeurent des lieux humains du pacte pour s'en sortir. Une Alliance objective se trame au moins tacitement. Lorsque la relation humaine prend corps une réciprocité durable s'établit. Elle est trop au cœur du réel pour ne pas laisser de traces !

« Descendre aux enfers », assumer le mal jusqu'à l'extrême limite, aller d'où l'on ne revient que par grâce, oser ne rien mettre entre soi et le tragique, se laisser interroger jusqu'au fond, est-ce possible pour l'homme solitaire ? Seule la communion permet de ne pas être

terrassé et de ne pas être mort avant de mourir.

A ces carrefours d'existence où la vérité se fait ou s'anéantit, avec tous les autres, les chrétiens sont présents. Désespérés avec tous, menacés d'aphasie, bousculés dans leur foi, ils tentent de balbutier la prière et de cheminer en donnant la main au moment où se déchire l'être humain pour la naissance ou la mort.

Dans le monde de la santé, nul n'échappe à la « Question », mais on peut y répondre soit en la niant, soit en s'ouvrant à l'infini.

Là, au sein d'une expérience partagée allant jusqu'aux racines de l'être, quelques disciples du Christ accueillent une proposition spirituelle... mais comment la murmurer au moment du mutisme si l'on n'a pas tenté auparavant d'en vivre et de la raconter au sein de la communauté de foi ?

Il n'y aura d'évangélisation des soignés et des soignants de toutes sortes que si elle se situe à ce cœur du drame humain. Tout ce qui sera en deçà semblera fardé, tout ce qui sera au-delà, magie. Les semeurs, le grain, les labours sont ici réunis. Quoi qu'il arrive, la moisson, le maquis ou le désert emplira cet espace de l'homme.

L'évangélisation du monde de la santé ne se fera, semble-t-il, que si, au sein de lui-même, acclimatée à sa problématique, confrontée à sa question, greffée aux fibres profondes du corps, la Parole de Dieu peut surgir en proposition spirituelle à l'intérieur même de la démar-

che de cet ensemble culturel.

- Si elle n'emprunte pas l'énergie même de l'homme,
- si elle ne s'implante pas à l'intime de son débat,
- si elle ne s'acculture pas,
- si elle ne s'enracine pas dans cette terre riche et désolée,

la vie chrétienne risque de devenir fuite dans un mysticisme douteux ou dans un humanisme païen plein de nobles et de saines croyances. Il y a un *chemin* déroulant : celui que nous propose l'Évangile.

**Cette vie spirituelle
n'est pas seulement
le fait de chaque personne
mais aussi celui
des communautés**

Peut-il y avoir une conclusion à ces lignes ? Elles ont été écrites plus comme une méditation que comme une systématisation qui semblerait, dans ce cas, bien déplacée. Elles se veulent une sorte d'invitation pour que toutes les forces vives de l'Église prennent en compte un aspect de l'homme.

NOTES

- (1) Gn 32,31.
- (2) Jean-Baptiste Metz, *La foi dans l'histoire et dans la société*, Cerf, 1979.
- (3) Il semble que la vraie « question » des laboratoires pharmaceutiques est d'un autre ordre.
- (4) Cf. C. Perrotin, *La temporalité, le visage et l'éthique. Travail sur la pensée d'Emmanuel Lévinas*, 1981.
- (5) Jean Nabert, *Essai sur le mal*, Aubier-Montaigne.
- (6) Cf. Louis Guillet, *Gelhsémani - Sainte Thérèse, l'amour crucifié*, Mame et Office central de Lisieux, 1980.
- (7) Cf. Emile Granger in *Lumière et vie*, n° 152.

Il apparaît de plus en plus clairement que c'est l'Église diocésaine, en mission dans le monde de la santé, qui fera naître les communautés de la foi où s'élaborent les propositions spirituelles pour tout un peuple. C'est à elles qu'est confié ce *service* indispensable.

Au XVII^e siècle, le cardinal de Bérulle laissait percevoir que chaque personne vivait plus particulièrement tel ou tel aspect du mystère de Jésus. Cette démarche intérieure reconnue, acceptée et choisie, devenait primordiale ; autour d'elle s'ordonnait la vie d'intimité avec Dieu.

Ce qui est vrai des personnes l'est peut-être aussi des groupes. Les chrétiens qui vivent dans le monde de la santé ne peuvent être seuls missionnaires dans ce monde qui les *passionne*. D'une certaine manière, ils s'adressent à tous et leur comportement spirituel devient par grâce appel permanent pour l'ensemble de l'Église et tous les hommes : « Même si vous ne vivez pas particulièrement cet aspect du mystère de l'homme auquel nous sommes nous-mêmes confrontés, n'oubliez pas que nous avons tous besoin de *guérir* pour vivre ».

...De la bouche même de femmes et d'hommes...

Une théologie à partir du peuple, pour lui et avec lui

En janvier dernier, à Genève, quatre-vingt personnes, protestants, catholiques, hommes, femmes, religieux, laïcs, théologiens, militants, ont participé à un colloque international sur le thème :
« Pratiquer la théologie dans un monde divisé ».

Venus des cinq continents, la moitié d'entre eux étaient originaires de dix-neuf pays du Tiers-Monde,

l'autre moitié représentait onze pays de l'Europe occidentale.

A la fin de leurs travaux, ils ont tenu à adresser une lettre à leurs « sœurs et frères dans les communautés chrétiennes ».

Voici un large extrait de cette lettre.

... A travers une telle diversité, nous avons découvert des dominations nombreuses et douloureuses, parfois différentes, souvent les mêmes ; comme une idole immense, comme la Bête de l'Apocalypse (Ap. 13) dominant le monde, elles étendent partout leur manteau de mort et de désolation, de faim et de nudité, d'absence de maison et de travail ... Mais nous avons vu aussi, à partir des témoignages des quatre-vingts participants, une espérance infinie dans le Dieu de la Vie, lui l'Agneau qui construit, au sein de la lutte, la Jérusalem « qui descend du ciel » (Ap. 21,10) ; espérance qui se révèle dans les multiples chemins de libération des mêmes dominations du péché.

Nous avons vu comment, à travers le monde entier, au sein de pays et de peuples, la femme est dominée par l'homme ; c'est là un signe de mort pour la moitié de l'humanité ; et dans les classes dominées comme dans le Tiers Monde cela représente une oppression supplémentaire.

Nous avons vu comment une race, grâce au pouvoir du capital et à la violence des armes, a contraint d'autres races à la ségrégation, sous le seul critère de la couleur, semant la mort hier par l'esclavage, aujourd'hui par le racisme.

Nous avons vu comment des cultures splendides, créatrices de symboles, de musique, de poésie, de modes de travail, de sciences, de techniques, comment des civilisations entières ont été violemment détruites, dévalorisées, traitées de barbares ou de sauvages ; mort de tant d'humanité, due à l'orgueil de quelques-uns dont la force était la seule supériorité.

Nous avons vu comment d'autres religions, pleines de sagesse, de contemplations et de beauté, ont été exposées par ceux qui ont identifié de manière simpliste le christianisme avec les civilisations occidentales, et en son nom imposèrent une culture et même une théologie dominantes, autre visage de la mort, sur les religions des peuples conquis.

Nous avons vu les méfaits actuels du capitalisme, grâce au témoignage de nos sœurs et frères venus tant d'Orient que d'Occident, du Nord comme du Sud ; dans sa recherche infinie de profit, le capitalisme immole les peuples du Tiers Monde,

mais aussi une grande partie de ceux du Premier Monde, comme holocauste sanglant à l'Idole.

Espérance de vie.

Nous avons vu des nations entières, contraintes de payer leurs dettes immenses, s'agenouiller sous le joug de l'impérialisme international de l'argent et de sa forme néocolonialiste actuelle ; leurs classes ouvrières et paysannes exploitées jusqu'à la mort pour livrer leur production à des pays plus riches et des classes opulentes.

Nous avons vu croître la Bête, armée jusqu'aux dents, avec canons, bombes atomiques, chars, navires de guerre et leurs missiles, radars et satellites ; la technologie extraordinaire inventée par l'homme pour son développement est transformée en instrument de mort de l'humanité, mort totale, mort instantanée.

Mais sous ce manteau de mort qui enveloppe le monde, nos frères et nos sœurs nous ont manifesté également l'espérance de vie qui jaillit de milliers de communautés chrétiennes, simples, pauvres, désarmées, animées par le Dieu de la Vie.

Parce que, au sein des races méprisées, des frères et des sœurs s'affirment, à travers leur libération collective, dans la découverte de leurs traditions, de leurs chants, de leur manière de vivre.

Parce que chez les femmes, apparaît une nouvelle manière de vivre la différence sexuelle, libérée de l'oppression, dans la construction d'un couple différent, une relation d'amour juste et égalitaire, expression d'une sensibilité nouvelle de la vie et de l'amour.

Parce que nos sœurs et nos frères nous ont fait part de la naissance d'une liturgie nouvelle, nouvelles expressions culturelles, nouvelles affirmations des traditions d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique Latine, au sein des minorités, parmi les ouvriers et les paysans avec la jeunesse.

Parce que nous avons découvert des chrétiens qui sont bouddhistes avec les bouddhistes, hindous avec les hindous, religieux avec d'autres religions sans cesser d'être chrétiens, vivant la richesse de la religion de leur peuple pour l'associer au Christ d'une autre manière.

Parce que nous avons vu tant de peuples du Tiers Monde, qui luttent, certains jusqu'à la mort, souffrant la torture, la persécution, la prison, les défaites parfois, mais sans être jamais vaincus, et cheminant ainsi vers leur libération. Pourtant, la majorité s'affronte encore au Pharaon ; quelques-uns seulement cheminent dans le désert vers la terre promise — et il leur faut vivre encore le temps des tentations, celui de la transition vers une société nouvelle.

Option pour les pauvres.

Parce que nous avons vu des mobilisations de masse de frères et sœurs rassemblés sous le signe de la vie et qui se refusent à adorer la Mort ; mouvement pour la paix, luttes syndicales, défense de l'écologie ; ils affirment ainsi les mêmes valeurs que les peuples du Tiers Monde, avec tous ceux qui désirent partager à la même table et fêter la joie du Dieu libérateur.

Comme théologiens, nous faisons l'option pour les pauvres et les opprimés de toute la terre, et nous sommes sentis interpellés, nous avons réaffirmé notre vocation de service auprès de nos peuples en marche, au sein des communautés chrétiennes qui sont le sujet de la théologie.

Faire de la théologie à partir du peuple, pour lui et avec lui, est une tâche qui exige conversion permanente, pauvreté et disponibilité, afin de découvrir le sens de notre praxis chrétienne.

A Genève, en ces jours de l'Épiphanie 1983, nous, chrétiens, venus des quatre points cardinaux comme les mages, nous souhaitons vous communiquer, frères et sœurs du monde entier, ces choses très anciennes et pourtant nouvelles pour vous, parce que nous les avons entendues de la bouche même de femmes et d'hommes provenant de races et de peuples divers.

" En vue du règne "

Mariage et célibat

Maria-Jésus et Eric Brauns *

Je viens de lire un article où l'auteur a bien parlé du célibat, franchement, sans masque aucun. Ce n'est donc pas pour corriger ses paroles, les rectifier ou les rogner, que j'écris. Point de censures grincheuses. Je veux lui faire écho car ses mots m'ont obligé à un examen, à remettre sur le gril certaines questions, beaucoup trop pour ces quelques lignes, ici. Peut-on choisir, sans se payer de mots, le célibat ? La création divine a-t-elle inscrit un ordre en nos corps ? L'homme a-t-il toute licence dans son option pour un état de vie ? On a cessé de faire injure aux hommes en ne proclamant plus le célibat comme une vie plus parfaite que celle du couple ; on retrouvera peut-être chez les catholiques la générosité, la foi en l'homme, nécessaires pour ne plus décréter le célibat comme discipline universelle. L'amour de Dieu pourra peut-être frayer son chemin par des ministres libres de leur état : quelle marque de confiance en son Seigneur l'Institution ne donnera-t-elle pas lorsqu'elle s'exposera à la seule grâce de l'Esprit de Jésus, hors des tranchées du règlement !

* Mariés, deux enfants, Eric est membre de l'équipe de formation et de l'équipe théologique de la M.d.F.

Dans cette avalanche de doutes interrogatifs réveillés par ma lecture, je filtre un petit gravier : un des sens possibles et vrais du célibat, c'est de marquer une solidarité, scellée dans la chair, avec les hommes et les femmes privés d'amour au milieu de nous : exclus de l'amour par l'exil, la prison, l'argent, la bêtise, l'infirmité, la mort. Que l'un de nous, dans la pleine maturité de son existence, donne son cœur entier par amour pour ceux-là, et c'est soudain leur mutilation qui est transfigurée. Ce qui est subi par eux est endossé par un autre : ils peuvent espérer, car il est possible de vivre, même dans cette exclusion. Sur les ruines, rebâtir et planter : parabole, prophétie... Le célibat volontaire n'est pas là pour dissimuler l'injustice des vies sans amour. L'eunuque « en vue du Règne » n'est pas là pour faire accepter aux privés d'amour l'invalidité dont le destin les a frappés. L'eunuque souligne l'injustice, dit la mutilation, mais témoigne que l'on peut être homme dans cette extrémité, dans cet abandon, car l'amour de Dieu ne s'est pas démenti. Le célibat n'a pas valeur en soi et il ne peut qu'être haï en soi ; tout comme la misère... Mais le célibat (ou la pauvreté) en vue du Règne, oui ! L'eunuque dit aux estropiés de l'amour prohibé que leur corps « interdit d'amour » — comme d'autres sont interdits de parole — est aimé de Dieu, qu'ils sont dans son Règne, qu'un autre les regarde autrement que comme des infirmes. Se savoir membre d'un Peuple, nommé par Dieu, aimé fidèlement, c'est pouvoir devenir homme à part entière.

Mon accord est entier avec ce que je crois que l'auteur a voulu dire et que je viens d'essayer de réexprimer. Alors, je me suis demandé : quelque chose de cela ne peut-il aussi être vécu par des hommes et des femmes mariés ? Loin de moi la jalousie qui nous ferait tenter de nous approprier les richesses de sens portées par d'autres choix de vie que les nôtres. Il ne s'agit pas de dissoudre les différences : nous ne vivons pas la même chose. Et Dieu voit encore et toujours que cela est très bon ! Un eunuque pour le Règne a parlé de l'abondance du cœur de sa connivence avec les privés d'amour, devant Dieu. Alors, ma question : devant l'unique Témoin, l'homme et la femme mariés ne connaissent-ils pas eux aussi, en vérité, quelque chose que rencontrent ceux à l'égard desquels l'amour a pris congé ? Peut-être, paradoxalement. Et ce n'est que ce peut-être que je voudrais partager timidement.

D'abord, célibataires ou candiats au célibat, gardez-vous ne jamais idéaliser l'état du mariage. L'auteur s'en garde, Dieu merci. Il n'y a rien de plus pénible que ces célibataires par vocation ou par discipline qui affabulent sur le foyer, la communion, l'Eden des tièdeurs familiales. Que soient abandonnés au spectacle de bas étage ces mensonges, ces caricatures paradisiaques. Eviter de penser, avec convoitise, que les roses du jardin de votre voisin sont plus belles que les vôtres. La réalité — comme toute réalité humai-

ne — est ambiguë, ambivalente, tantôt cinglante comme le gel, parfois lumineuse. Même dans le mépris hautain et condescendant des ecclésiastiques de jadis pour l'état conjugal quasi identifié à la débauche, il y a encore de l'envie. Rassurez-vous, je ne piétinerai pas ce que je choisis et respecte pour vous encourager dans un autre choix. Mais mettons au vestiaire les rhétoriques lénifiantes car nous sommes faits pour la vérité. L'état du mariage n'est pas plus parfait qu'un autre. Je ne parlerai pas de ses abîmes que nous avons tous plus ou moins rencontrés et qui nous ont épouvantés : lorsque la haine s'installe entre un homme et une femme, parfois brusquement, et que rien ne peut arrêter sa croissance dévorante, taillant à vif dans les mains, dans les visages. L'indifférence, le mensonge, le silence, la peur, tous les maux de l'homme savent bien s'attaquer à un couple : là où il y a une vie abondante et sang généreux, c'est là que rôde le lion cherchant que dévorer... en attendant qu'il se nourrisse d'herbes...

Ce n'est pas seulement lorsqu'il est blessé, à l'agonie, que l'amour d'un époux ou d'une épouse peut communier avec les spoliés d'amour. Même quand il rayonne, même quand il se renouvelle comme l'aigle, je crois — du haut de ma brève expérience — qu'il est aussi le lieu d'une expérience radicale pourvue d'un sens jumeau de celle du célibataire. C'est plus cuisant qu'une expérience, plus douloureux qu'une maladie dont on guérit, plus durable qu'un accident. Voilà : on s'aime, on grandit, on respire, on vole ; on n'a plus seulement sa tronche à contempler, mais un autre visage toujours si neuf dans le miroir. On peut parler : un autre est là. L'amour, c'est la table qu'a dressée la Sagesse. **Mais au cœur de ce banquet, et à la mesure de la grandeur de l'amour, il y a une connaissance qui fait son chemin, la connaissance que nous sommes l'un comme l'autre seuls.** Plus nous sommes un, plus nous nous découvrons seuls avec nous-mêmes. Jamais l'épouse n'est définitivement sûre de l'époux, et réciproquement. Jamais les cœurs ne se fondent. Ce qui nous rend capables de nous aimer, à savoir notre dualité complète, est aussi ce qui nous apprend notre **solitude** depuis toujours. L'homme n'a pas de **pouvoirs** sur la femme et **inversement**, la femme ne connaît pas le cœur de l'homme. Nous sommes voués à nous scruter, nous découvrir, laisser dialoguer nos visages, et nous savons dès le départ de cette quête que le secret de l'autre reste entier. Régulièrement on se perd et régulièrement on se retrouve : jamais de substitution possible de l'un par l'autre. Si proches, si éloignés. Tragique ? Non. Car la solitude essentielle — je n'ai pas dit l'isolement — sur laquelle on bute, dans le mariage comme ailleurs, est une chance pour chacun. Le premier mouvement de refus écarté, elle peut devenir le commencement d'une histoire : chacun est son propre fardeau, chacun se porte lui-même, je ferai plus pour autrui en assumant ma vie qu'en essayant de le décharger de la sienne, nul n'est à la fois soi-même et l'autre, etc. Lorsque sont détruits

les rêves de fusion (il faudrait planer pour les croire destructibles à jamais !), une reconnaissance est possible : Dieu est le seul amour parfait qui nous sonde et nous connaisse intégralement. Et si l'on est capable d'être homme et femme, de se donner quelque amour, c'est en raison de cette solitude première en laquelle nous a mis face à Lui Celui qui est amour. C'est parce que le Dieu créateur nous a donné un visage unique, irréversible, que nous pouvons regarder d'autres visages sans les priver d'identité. Le don de naître homme ou femme est la chance d'une histoire. Solitude face à soi-même, amour unique de Dieu, précédence absolue de Dieu sur nous : ce que beaucoup découvrent dans le manque ou le refus d'amour, d'autres le trouvent au fond de leur amour partagé. Amour et mort sont mitoyens, pas seulement dans le roman-photo.

Ce qui est vrai entre homme et femme est vrai aussi entre parents et enfants. Quelle bêtise de parler des enfants comme de prolongements de soi, comme s'il y avait des duplicatas en humanité ! Dès leur naissance, quand je les tenais en mains tout bouillonnants de force, j'ai su qu'ils étaient autres que nous : certes, ils dépendraient un temps de nous, mais qu'est-ce que je percevrais jamais de leurs pensées, de leurs sentiments ? A peu près rien. Combien de fois, avant qu'ils n'apprennent à parler, n'ai-je pas eu un tête-à-tête amoureux, mais étrange, avec mon fils ou ma fille ? L'enfant est là, les yeux grands ouverts, tout le corps parlant son mystérieux babillage ; volubile, véhémence, sa bouche verse un prodigieux discours rigoureusement incompréhensible. Tout un récit : et pas la moindre petite porte pour entrer. Il m'arrive de comparer ces entretiens à la prière : moi aussi, je parle à Dieu et sa réponse est semblable à celle du petit enfant ; nous sommes vis-à-vis, un discours me parvient, mais il reste scellé. En deça d'une conversation, plus qu'un échange. Quand ils ont marché pour la première fois l'un et l'autre... Nous les revoyons, Maria-Jésus et moi, lâchant subitement l'appui du mur ou de la table, se lancer vers nous en titubant, tressaillant d'éclats de rire devant leur propre audace. Ivres, fous de leur victoire, complètement debout, autonomes. Isabelle rugit si on veut lui tenir la cuiller ou quand on cherche à prendre sa main en promenade... Un enfant est un monde indépendant, libre, qui croît à nos côtés et nous reconduit à notre existence propre. J'arrête là cet épanchement de père parlant de sa gloire vivante.

Le célibat est en vue du Règne comme partage d'une pauvreté, épreuve d'un manque. La plénitude du mariage et des enfants ne met à l'abri ni du manque, ni de la solitude : elle y conduit directement. Une solitude désirante, creusée par la vie de couple ou par le célibat, est seule en mesure d'accepter peut-être la prévenance et l'exclusive de l'amour de Dieu.

Les sept merveilles de l'Évangile de Luc

Bernard Gouël

**Depuis plus de 20 ans en Côte d'Ivoire,
Bernard poursuit son travail de recherche sur l'Évangile,
en lien avec des catéchistes africains qu'il continue à former.
Il nous adresse régulièrement quelques éléments de ses travaux.
Les textes proposés cette année dans la liturgie étant extraits de l'évangile de Luc,
voici les réflexions que lui ont suggéré une lecture continue de cet Évangile.**

On parle souvent de la « nouveauté » de l'Évangile.
Mais il y a quatre évangiles
et chacun apporte du nouveau dans la nouveauté de la Bonne Nouvelle.
Chaque évangile a son plan, son style, son vocabulaire,
ses miracles inédits, ses paraboles originales.
Plus modestement, j'ai refait une lecture continue de l'évangile de Luc.
Sept (7) nouveautés m'ont sauté aux yeux.
Je les appellerai les 7 merveilles de Saint LUC.

Le visage de Marie

Marc ignore l'enfant Jésus.

Dans l'enfance du Christ, Matthieu met en relief Joseph.

LUC met en relief le visage de Marie.

Si je médite l'enfance de Jésus selon Matthieu,

j'entre dans un climat tragique :

on y rencontre les mystères douloureux : massacre des enfants, fuite en Egypte.

« On a entendu un cri à Rama, des pleurs et des lamentations » ((Mt 2, 18).

C'est un cri, en Matthieu.

En Luc, ce sera un chant.

Si je médite l'enfance de Jésus, en Luc,

j'entre dans un climat de joie :

on y rencontre les mystères joyeux.

Dans cet évangile tout le monde acclame le Seigneur :

Marie, Zacharie, les Anges, Siméon.

L'Ange peut dire à Marie : « Réjouis-toi »,

et la Vierge peut chanter les merveilles que Dieu a fait en elle.

Avec Luc, un nouveau visage de Marie apparaît.

C'est la femme bénie entre toutes les femmes.

Avec Marie, c'est toute femme qui prend sa place

dans l'évangile et dans l'Eglise.

Un nom nouveau, le Sauveur

Avec Matthieu, c'était le Noël de l'Emmanuel :

« Dieu avec nous ».

Lui seul donne ce nom à Jésus.

Avec Luc, ce sera le Noël du SAUVEUR.

Il est le premier évangéliste à donner ce Nom au Christ.

Noël, pour Luc, c'est ce nouveau passage

du « SAUVEUR-Yahvé » au « Sauveur-Christ ».

Marie chantait :

« Mon cœur est dans la joie en Dieu mon Sauveur » (Lc. 1/47),

et le Sauveur c'était Yahvé.

Les anges chantent :

« Aujourd'hui, il est né un Sauveur » (Lc. 2/11),

et le Sauveur c'est Jésus-Christ.

Le mot Sauveur reste le même,
mais son contenu a changé.
Le mot s'est chargé d'un sens nouveau, d'une réalité nouvelle.
Au Sauveur invisible s'ajoute un « Sauveur au Visage humain ».
Noël, pour Luc, c'est l'histoire d'un Sauveur,
et l'évangile, l'histoire d'un Salut.

Le visage du nouvel Elie

Avec Matthieu, la mission de Jésus commençait sur la montagne avec son grand « discours-programme » des béatitudes.
La montagne n'était pas seulement un lieu géographique, mais un lieu symbolique : elle évoquait le Sinaï.
Jésus, le « Nouveau Moïse », apportait la loi nouvelle.
Avec Luc, la mission de Jésus prend un autre point de départ.
C'est à Nazareth que Jésus prononce son « discours-programme » ;
il se présente comme le prophète du Seigneur :
« l'Esprit du Seigneur est sur moi ;
il m'envoie apporter la bonne nouvelle aux pauvres » (Lc. 4/18).
En Luc, Jésus est le « Nouvel Elie », rempli de l'Esprit.
Tout un courant prophétique va traverser son évangile.
C'est une nouveauté.
La foule de Naïm pourra proclamer :
« Un grand prophète s'est levé parmi nous » (Lc 7/16).
Les disciples d'Emmaüs parleront de ce « Jésus de Nazareth, prophète puissant en actes et en paroles » (Lc 24/19).
Mais Jésus dépassera la loi et les prophètes de l'Ancien Testament :
Moïse et Elie l'entoureront à la Transfiguration,
et la voix du ciel le présentera
comme le « Fils Bien-Aimé » du Nouveau Testament.

Le grand voyage de Jésus

Tous les évangiles parlent de la montée de Jésus à Jérusalem ;
Matthieu et Marc y consacrent seulement deux chapitres.
Dans Luc, la montée s'étend sur 10 chapitres (9/51 - 19/27).
C'est le grand voyage de Jésus : une Nouveauté.
C'est la partie la plus originale de l'évangile de Luc.

Il nous propose un itinéraire aux paysages nouveaux,
aux paraboles nouvelles.
C'est d'ailleurs moins un chemin géographique
que l'itinéraire spirituel de Jésus,
et du disciple qui veut marcher sur la route du Seigneur.

Une montée douloureuse.

C'est une montée vers la ville où le mot « Jérusalem »,
comme un signal,
jalonne le chemin qui conduit Jésus à sa passion...
un long chemin de croix.
Luc donne deux points de repère originaux :
au départ, le Christ est dans la joie de l'Esprit (Lc 10/21) ;
à l'arrivée, devant Jérusalem, ce sont les pleurs du Christ (Lc 19/41).
« Il faut que je continue ma route,
aujourd'hui, demain et le jour suivant,
car Il ne convient pas
qu'un prophète soit mis à mort ailleurs qu'à Jérusalem » (Lc 13/33).
Tous ces textes sont propres à Luc.

Une montée glorieuse.

Mais c'est aussi une montée « glorieuse »
dont Jérusalem n'est qu'une « ville-étape ».
Jésus poursuit sa route...
Il monte vers le Père.
Matthieu n'a pas de catéchèse de l'ascension.
Luc, au contraire, propose l'itinéraire nouveau du nouvel Elie :
l'Événement de la montée vers le Père.

Montée de la catéchèse.

Enfin c'est une montée... de la catéchèse.
Luc offre un parcours catéchétique
où nous entrons dans les grandes paraboles nouvelles de son évangile :
• Lumière Nouvelle sur le visage de Dieu :
le Père et ses deux fils (Lc 15/11).
• Lumière Nouvelle sur le Samaritain qui s'approche de l'étranger
et devient « prochain » (Lc 10/29).

- Lumière sur la manière de prier,
avec le Publicain justifié (Lc 18/9).
C'est un long parcours
à travers une vingtaine de paraboles
dont une quinzaine sont « propres » à Luc :
un chemin nouveau dans la Bonne Nouvelle.

Le visage nouveau du crucifié

Tous les évangiles rapportent la passion de Jésus.
Il y a quatre évangiles, il y a quatre passions.
Il est des mourants au visage douloureux.
Il est des mourants au visage pacifié.
Jésus, selon les évangiles, possède l'un et l'autre de ces visages.
Avec Matthieu, un visage douloureux de Jésus est mis en relief.
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27/46).
Avec Luc, un visage pacifié apparaît :
« Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23/46).
A l'abandon-de-Dieu succède l'abandon-à-Dieu.
Deux traits complémentaires du visage de Jésus en croix.
Avec Luc, c'est une mort dans « la paix »,
une mort filiale.
« Père », en Luc, est le dernier mot de Jésus mourant,
comme en Luc, c'était aussi le premier mot de Jésus enfant (Lc 1/49).
Vivre la Semaine Sainte avec Luc,
c'est vivre la passion d'une manière nouvelle.
Une certaine manière de porter sa Croix, tous les jours
dans cette paix nouvelle qui se dégage de la passion de Jésus selon Luc.

Le Christ pascal et sa promesse

Avec Matthieu,
pour rencontrer le Christ pascal, il fallait prendre le chemin de la Galilée :
« Allez dire à mes frères de se rendre en Galilée,
c'est là qu'ils me verront » (Mt 28/10).
C'est sur la montagne (toujours la montagne de Matthieu)
que Jésus se présente à ses disciples

pour dire qu'il reste avec eux :

« Je suis toujours avec vous » (28/29).

Le Ressuscité de Pâques restera l'Emmanuel de Noël :

« Dieu avec nous ».

Avec Luc, nous ne quitterons pas Jérusalem.

C'est là que nous le verrons.

Jésus ouvrira « l'esprit de ses disciples
pour qu'ils comprennent les Ecritures » (Lc 24/44).

Avant son « départ », il leur fait cette promesse :

« J'enverrai moi-même sur vous le don que mon Père a promis » (Lc 24/49).

C'est, là, une nouvelle finale dans la Bonne Nouvelle.

Auparavant, nous pourrions sortir de Jérusalem.

Notre guide, Saint Luc, nous offrira un itinéraire nouveau :

le voyage « aller-retour » d'Emmaüs.

Nous suivrons la catéchèse biblique de Jésus sur le chemin ;

nous ferons halte et nous pourrions le reconnaître au partage du pain.

Les Temps nouveaux de l'Esprit

Les évangiles connaissent le Temps de la Promesse et le Temps de Jésus :

le Messie annoncé, le Messie venu.

Luc ajoute un 3^e Temps :

le Temps de l'Esprit.

Seul, il raconte l'événement « Pentecôte »

dans les Actes des Apôtres.

Ce nouveau livre de Luc vient compléter l'Evangile de Jésus.

On l'appelle « l'Evangile du Saint Esprit ».

Jésus avait annoncé le Royaume ;

les disciples remplis de l'Esprit annoncent la mort et la résurrection du Christ.

A la parole « de » Jésus, s'ajoute la parole « sur » Jésus.

L'annonceur devient l'Annoncé.

Et, là encore, c'est « la Nouvelle » dans la Bonne Nouvelle.

Le Temps de l'Esprit

c'est le Temps nouveau de l'Eglise et de la mission.

C'est une nouvelle géographie.

Dans l'Evangile, c'était la marche vers Jérusalem ;

dans le livre des Actes, c'est désormais la marche vers Rome,

vers le monde entier.

Le Seigneur Jésus vit d'une manière Nouvelle,
par son Esprit,
dans les communautés nouvelles.
De même que Luc a raconté la naissance et la croissance de l'enfant Jésus,
il raconte maintenant la naissance et la croissance de l'Eglise,
le corps nouveau du Christ.
Une nouvelle histoire est commencée,
celle des disciples de Jésus à travers le monde :
ils témoignent du Christ mort et ressuscité
et du monde Nouveau.
Nous referons la lecture continue de l'évangile de Luc et des Actes.
Bien d'autres nouveautés de la Bonne Nouvelle
viendront nous aider à vivre une vie renouvelée
en cette nouvelle année de LUC.

Voyageurs - Pèlerins

Impressions de voyage

Le voyageur n'est pas un voyeur.

Si c'est un vrai voyageur, il accomplit symboliquement un acte éminemment spirituel, car nous sommes de passage, car l'installation et l'attachement mènent à la mort de l'esprit.

Le touriste emporte avec lui son « avoir » et veut posséder plus encore.

Le voyageur reçoit et donne à égalité avec ceux qu'il rencontre.

Au bout du compte, il est un pèlerin qui vient rendre hommage à des frères différents...

Quelques membres et amis de la Mission de France sont allés au Tiers-Monde, ces derniers mois.

Voici quelques échos, parmi bien d'autres.

Du Golfe du Bénin au Haut Plateau Mexicain

Michel Grolleaud *

Passer en peu de temps de la terre africaine à celle des Amériques, et de l'Amérique latine à l'Afrique de l'Ouest, c'est mesurer à la fois les distances qui séparent ces continents du Sud, et leurs ressemblances par rapport au Nord de l'Occident.

* M. Grolleaud de l'équipe du Secrétariat Tiers-Monde, est souvent en Afrique et en Amérique. Il nous livre ces réflexions après un voyage au Mexique et au Bénin.

En découvrant, par exemple, la belle côte sablonneuse du Bénin, on ne peut oublier que c'est de là que partirent des millions d'hommes sur les négriers ; au point qu'on la nommée la « côte des esclaves ». Ponction immense, monstrueuse, ruineuse, qui aide à comprendre le sous-peuplement de régions entières de l'Afrique Noire, comme aussi, sur le continent opposé, les divisions raciales de la société américaine. Une ère nouvelle de grandes migrations — forcées — commençait, qui allait faire la fortune de l'Europe et permettre le premier boom industriel !..

Migrations politiques et économiques qui se comprennent aisément si l'on se rappelle que les indépendances africaines ont à peine une génération d'existence. Ce n'est pas en si peu de temps que l'on fait l'unité d'une nation nouvelle, surtout avec les frontières arbitraires héritées de la colonisation. Oublier cela, c'est s'interdire de comprendre les tentatives et les errements de régimes, dits socialistes ou marxistes-léninistes, aux résultats souvent désastreux, mais qui n'ont rien à envier à nombre d'Etats ultra-libéraux, tel celui du Zaïre.

Aussi les pays africains n'ont-ils pas fini de se débattre dans des difficultés inextricables à court terme, pendant que l'Amérique latine, qui a maintenant plus de 150 ans d'indépendance politique, se bat pour secouer la domination économique et militaire du Nord. Mais, des deux côtés, c'est la recherche d'une identité qui se poursuit, la reconquête d'une histoire, la maîtrise d'un destin. Bien sûr, la collusion des oligarchies, terriennes ou autres, et des généraux au pouvoir, avec les milieux financiers et militaires des Etats-Unis est évidente, mais elle ne peut masquer le poids du capitalisme transnational concentré dans le Nord.

De même, si l'on peut parler de « bourgeoisies » africaines complices des gouvernements européens, comment reprocher à des pays, aussi fragiles et démunis que la Haute Volta, de compter sur l'assistance de l'Occident ?

Et que dire des Interminables banlieues, que l'on découvre d'avion, s'étirant sur les collines ou s'entassant dans les bas-fonds ?

Urbanisation sauvage et « bidonvillisation » doublée de frustration, sans parler de la pollution, du bruit, qui est devenu, avec l'image, l'opium des masses du Tiers-Monde !

Mais, le plus grave, n'est-il pas la désagrégation des valeurs — sociales, communautaires — que rien ne remplace, et la démobilité des foules — tant en campagne qu'en ville — devant les échecs répétés des régimes et l'incurie des dirigeants ! Je pense, ici en particulier, aux paysans, à cette troupe immense des hommes et des femmes, souvent abandonnés à leur sort, ou alors, enrôlés de force et prolétarisés — quand ils ne sont pas tout simplement chassés et éliminés, comme l'opprobe de l'humanité !

Et pourtant, ces foules ne sont pas tristes et mornes comme souvent le sont celles de nos grandes villes en Europe. On y sent un dynamisme, un désir, même une joie de vivre, de savoir, de grandir. D'abord, cela tient aux enfants, partout présents, à ces

familles nombreuses où l'on est surchargé. Puis la lutte pour la vie, nécessaire, quotidienne, qui pousse à l'action, à l'invention, l'ingéniosité, à l'individualisme aussi bien qu'à la générosité. Mais, en ville comme au village, peu à peu la vie de quartier s'organise et les bonnes volontés se manifestent. Il suffit que quelqu'un sache les susciter, et les soutenir. Ainsi s'installe une borne-fontaine, se monte un petit dispensaire. De telles réalisations modestes sont à la portée des pauvres et en préparent de plus grandes. C'est ainsi, par exemple, qu'à force de présence et de patience, les Bénédictins de Koubri, en Haute-Volta, ont pu entraîner les paysans des environs à construire un barrage qui leur assure une réserve pendant toute la saison sèche.

Bien sûr, ce n'est pas facile, et la persévérance, inlassable, est la condition première. Mais beaucoup est possible quand les populations sont associées aux projets et aux décisions. Ainsi voit-on les petits paysans mexicains participer tenacement à un vaste programme national de reboisement, contribuant de la sorte à la lutte contre un des fléaux majeurs de notre époque : la désertification. Mais, au ras du sol ; ou plutôt du rocher presque nu, l'œuvre est moins spectaculaire, et l'on reste plein d'admiration en voyant un agronome passer des heures sous le soleil à questionner les péons pour leur faire découvrir le sens de ce projet et la dignité de leur travail.

N'est-ce pas dans de telles tâches de compagnonnage et d'éveil que les chrétiens peuvent jouer un rôle précieux et authentique ?

Parmi tous ceux et celles que je rencontre sur mon chemin, ce sont surtout ces témoins désintéressés qui restent dans mon esprit. Je pense, par exemple, aux « petites sœurs » de la lagune de Cotonou, vivant au milieu des pêcheurs pour témoigner de l'évangile ; comme le font leurs consœurs de New York, avec notre ami Pierre Raphaël et ses « petits frères ». Je pense aussi à ces franciscains d'un village du Centre Africain qui réunissent, au bout de longues années, à unir les énergies au service du bien commun et à rapprocher peu à peu animistes, musulmans et chrétiens.

Je pense encore à ces autres religieux, à la frontière sud du Mexique qui, avec quelques prêtres et laïcs, accueillent jour et nuit les réfugiés guatémaltèques qui affluent par milliers, fuyant l'horreur et la barbarie, et viennent s'entasser sous des abris de fortune dans des campements improvisés.

Je pense enfin à notre ami de Kinshasa, et à tant d'autres — au Brésil et ailleurs — qui continuent de vivre et d'espérer quand il y aurait tant de raisons de ne plus y croire... La foi est-elle séparable de la charité !

Un cri du cœur

Philippe Plantevin *

ALGERIE, pays qui me tenaillait depuis 25 ans ! Là mes vingt ans avaient pris en pleine figure le poing de la guerre sous un ciel toujours beau. J'avais découvert d'un coup la violence, la haine, le Tiers-Monde : l'innocence était balayée. Ceux de ma génération, nous en sommes revenus graves et longtemps silencieux, choqués. Mais j'ai découvert aussi là-bas, Albert CAMUS, enfant de ce pays, devenu pour moi comme un prophète :

« Oui il y a la BEAUTE et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais n'être jamais INFIDELE NI à L'UNE, ni AUX AUTRES... » (L'ETE)

En treillis de soldat, je méditais ces paroles de CAMUS à TIPASA. Depuis 25 ans je les ai récitées comme un psaume :

« INFIDELE, ni à la Beauté... pour moi : DIEU — ni aux HUMILIES ». Ce peuple Algérien qu'on aurait voulu nous faire mépriser.

Albert CAMUS cet homme, incroyant et droit, m'a ouvert les yeux sur l'Evangile : la beauté et les humiliés, le sens de l'homme, de la vie, du pain et de l'eau... sur mon chapeau j'avais écrit Mathieu 25 : « J'avais soif »...

C'est tout ce qu'il y avait à gagner là-bas : les hommes et Dieu : reste ensuite à vivre la FIDELITE.

Bernard T., le grand, et bien d'autres comme nous, ont lié leur venue à la Mission de France à cette double fidélité découverte en Algérie. Nous risquions donc dans ce voyage de retrouver en même temps que les paysages, nos vingt ans écorchés.

Mais c'est là « beauté » qui nous a sauté à la figure. Elle éclate de partout : du ciel bleu, de la mer, du rouge des géraniums sur le blanc des murs, et surtout, surtout des yeux des enfants qui s'éclatent de la joie que laisse une certaine pauvreté. Pauvreté, oui, mais pas celle des humiliés. De ce fourmillement d'enfants jaillit un cri d'espérance, un débordement d'avenir, un défi presque insolent à la bedaine du vieux monde. Au milieu de cet éclaboussement de soleil, de rires, de ballon de foot pétant sur les carrosseries des « Peugeot » qui passent, calmes et heureux, je crois, nos frères et sœurs chrétiens d'Algérie et Tunisie, mûris de toute une histoire de ce pays, de leur pays, et FIDELES à ce peuple et au DIEU d'Abraham, béni soit son Nom !

Nous allions chez eux pour partager leurs retrouvailles annuelles, la réflexion fut passionnante avec cette ferveur d'écoute de ceux qui ne sont pas fatigués de belles

* Philippe, de l'équipe centrale, responsable de la formation des jeunes, n'était pas retourné en Algérie depuis la guerre. Il a participé à la rencontre de Mai 1982 à Alger.

homélies mais plein de paroles retenues au long d'une route très intérieure... marquée de discrétion, de sympathie, d'accueil de l'Esprit qui déborde largement nos frontières religieuses. Route jalonnée de questions posées à notre foi par une foi différente ; refus d'une récupération quelconque, gratuité...

mais aussi passion

que Jésus soit connu

un jour avec son vrai visage...

pour que tous connaissent la libération qu'il apporte, l'avenir qu'il ouvre.

Les quelques jours qui ont suivi, nous avons circulé dans l'Algérie profonde. A notre tour de connaître le dépaysement d'un monde où la langue, l'écriture nous échappent et nous laissent perdus, vulnérables. Nous connaissons assez d'Algériens en France pour savoir le drame d'être étranger, mais entre le savoir et le vivre, même quelques heures, il y a bien sûr, plus qu'une nuance.

Notre culture n'est pas l'unique semble-t-il, on peut s'habiller, parler, prier, construire, vivre autrement. Sur le « construire » ça y va de bon cœur : des maisons partout dans tous les sens, avec les moyens du bord, mais une fois finies, quand c'est fini, c'est assez beau.

Nous avons connu le ministère de Maurice : médecin de 32 000 scolaires avec son équipe médicale.

Tous les enfants vont à l'école, font du sport.

Avec le toubib Maurice nous avons, en voiture, suivi un chemin dans la montagne au gré du bon conseil des vieux bergers : « c'est tout droit ! » en direction d'un village dont nous entendions parler sur « les chantiers de la France » depuis plus de dix ans : Bordj R'dhir... le village de Saad, Miloud, Ali, Sala, Messaoud : c'est lui que nous avons surpris le nez dans son moteur de camion « en plein travail, ma parole » : c'est lui qui nous a reçu avec une joie qui n'en finissait pas de se dire : « c'est pas possible, mon frère ! »

Par le « téléphone » tout le pays a été au courant... Nous avons pu en 404 visiter le village socialiste, la source énorme, voir la maison neuve de Milloud ouvrier-pétrolier en mer du Nord, celle de Hadj coffreur en France ; avec eux nous nous sommes recueillis devant le monument aux martyrs de la résistance... et calmement nous avons parlé : de la guerre, du socialisme, de l'émigration, de la jeunesse algérienne... Chez tous une certaine inquiétude pour l'avenir, c'est vrai, mais quelle fierté ! Merci frères ! L'eau de la source était bonne comme l'amitié. Nous prions le Dieu, le clément, le miséricordieux pour notre fidélité.

Le Tiers-Monde dans mon itinéraire

Marcel Massard *

La réalité des pays du Tiers-Monde est devenue une composante majeure de mon itinéraire de foi et alimente une méditation et une réflexion dont l'axe m'est aujourd'hui donné par le titre d'un livre de Eberhard JUNGEL qui paraîtra prochainement aux Editions du Cerf : « Dieu, mystère du monde ». Cet ouvrage, dont j'ai pu lire déjà un certain nombre d'extraits traduits en français, est encore un produit de notre théologie occidentale, et plus particulièrement de la théologie protestante allemande. Mais il pénètre plus avant dans le chemin ouvert par MOLTMANN, J.B. METZ et d'autres ; en un mot par l'effort d'une théologie politique qui, curieusement, a abouti à privilégier la théologie de la Croix. Ce n'est pas sans rapport avec l'évolution de la théologie de la libération d'Amérique latine, bien enracinée dans l'épreuve et la vitalité de ses peuples et de ses églises. Comme si, au fond, la méditation du Crucifié-Ressuscité nous offrait seule le rapport possible entre le Mystère de Dieu et les impasses, les contradictions opaques et l'espérance vive dont nous pénétrons l'approche du Tiers-Monde confronté à notre Occident.

C'est devenu une banalité que de dire que nous ne disposons plus d'analyse globale pertinente des situations auxquelles nous sommes confrontés. Et pourtant les travaux sectoriels utiles, sur les problèmes dramatiques du développement, ne manquent pas. On sait les orientations qu'il faudrait travailler à promouvoir, on sait ce qu'il ne faut plus faire, on sait aussi les impuissances politiques et économiques, les impuissances des organismes internationaux, on sait bien des choses... Mais le savoir et ses relais idéologiques ne donnent sans doute pas la véritable mesure des enjeux de notre monde et des passions humaines qu'ils alimentent. A Kinshasa, comme à Abidjan, j'ai été subjugué par une vitalité partout présente et par l'incohérence des gestions à l'œuvre, même si l'analyse appelle à faire des différences entre les situations des Etats africains. Quand on sent des hommes et des femmes aux prises avec de tels problèmes, quand on discerne aussi bien combien l'intérêt ne cesse d'investir les énergies humaines — quelles soient occidentales, et dotées de pouvoirs technologiques immenses, ou qu'elles surgissent des ressources propres de pays du Tiers-Monde — on ne peut plus parler facilement de lendemains qui chantent, d'horizon de libération... Le langage de la futurologie et des idéologies qu'il a pu alimenter a fait long feu... la sève des risques à prendre et des combats à mener parle au présent. Elle inspire des conversions sous le signe de l'urgence. Elle donne à la tâche de nos libertés une dimension insolite,

* Marcel Massard, membre de l'équipe de formation et de l'équipe théologique de la Mission de France.

non conforme aux modèles qui ont pris corps dans le cerveau des technocrates, des managers ou des penseurs patentés. Elle fait finalement du signe de la Croix la seule brèche encore et toujours ouverte dans nos codes de production et de communication, dans les cercles qui ne cessent de clôturer les pouvoirs en place.

« Dieu, mystère du monde »... non pas à la manière d'un au-delà ou d'un secret caché sous les apparences des aléas de notre monde, mais à la manière d'une Figure où prennent sens toutes les figures contradictoires et écartelées de la trame de nos histoires d'hommes. Figure de misère, Figure dérisoire, Figure qui rassemble toutes les désespérances des pauvres de notre monde, Figure pourtant qui laisse passer le souffle de toutes les insurrections, des offrandes et des gestes qui donnent à penser et à agir quand on ne sait plus où trouver les ressorts de la dignité de notre condition.

Ces insurrections, ces offrandes, ces gestes existent — l'Amérique latine ne cesse de nous en donner le témoignage vivant — l'Afrique a comme un sourire plein d'humour à l'égard de nos schèmes conceptuels et de notre nationalité, oublieuse de son âme. L'homme n'est pas que l'homme... l'humanisme occidental a su déployer dans la science et la technique, dans la complexité de nos formes de société, son pouvoir d'investigation et de maîtrise. Ce pouvoir s'avère irrémédiablement trop court. La sève humaine est trop riche pour tenir dans les prospectives et les programmes des pensées bien formalisées. L'imaginaire humain cède plus facilement au rêve, à la peine, au désordre et à la violence, qu'à la contrainte de modèles coupés de l'inspiration qui nourrit la mémoire des peuples et de leurs traditions culturelles. Les symboles qui donnent à vivre et à penser ne se fabriquent pas, ils ne se codifient pas, ils surgissent d'une inspiration humaine libre et inventive. Mais la preuve d'une telle vérité est toujours à faire et seul, sans doute le Signe qui oriente notre foi indique la teneur des itinéraires qui redonnent à la vie sa chance. Signe d'un Dieu qui disparaît en laissant aux hommes un mémoriel qui invite au respect, au partage et au don.

Bien d'autres choses seraient à dire, mais j'ai tenu simplement à rendre compte de l'impact quotidien et lancinant des pays du Tiers-Monde dans ma vie très tributaire de l'hexagone.